

Dossier Marie Claire Bancquart février 2019

Tous les articles consacrés
à Marie-Claire Bancquart
dans *Poezibao* depuis 2004

Table des matières (cliquer sur les titres pour accéder à chaque article)

→ avril 2005, les douceurs, les rencontres (poème).....	4
→ février 2005, sous tes pieds les oiseaux (poème).....	5
→ février 2005, se désquame (poème).....	6
→ décembre 2004, nuit (poème).....	7
→ août 2005, battement (poème).....	8
→ juin 2005, comment apparais-tu mon visage (poème).....	9
→ novembre 2005, depuis (poème).....	10
→ décembre 2005, souvenir (poème).....	11
→ janvier 2006, métamorphosés (poème).....	12
→ avril 2005, les vingt ans du Nouveau Recueil.....	13
→ juin 2005, lecture à la librairie Tschann.....	14
→ février 2005, Note de lecture d' <i>Avec la mort quartier d'orange entre les dents</i>	15
→ janvier 2006, Carte blanche à Marie-Claire Bancquart (à propos de la présence d'Yves Bonnefoy au programme de terminale).....	16
→ mars 2006, mots (poème).....	18
→ mai 2006, oublis (poème).....	19
→ juillet 2006, étire (poème).....	20
→Août 2006, août 2006, suffoque (poème).....	21
→ septembre 2006, réponse à l'enquête sur les femmes-poètes.....	22
→ novembre 2006, cet arbre obscur (poème).....	24
→ mai 2007, bête écrivante (poème), mai 2007.....	25
→ octobre 2007, je voudrais pouvoir palper tes notes (poème).....	26
→ janvier 2008, dossier Marie-Claire Bancquart.....	27
1. Entretien entre Richard Rognet et Marie-Claire Bancquart.....	27
2. Entretien entre Jean-Claude Renard et Marie-Claire Bancquart,.....	33
3. Présence du corps dans l'œuvre de Marie-Claire Bancquart, par Béatrice Bonhomme.....	37
→, juin 2008, la parole des os (poème).....	42
→ juin 2009, l'oiseau, le poids (poème).....	43
→ juin 2009, note de lecture de <i>Terre énerguène</i> , par Florence Trocmé.....	44
→ mai 2010, Le Printemps des poètes au Luxembourg, par Marie-Claire Bancquart.....	45
→décembre 2010, « décembre 2010, « Marie-Claire et Alain Bancquart, une gémellité du sens du temps" par Florence Trocmé ».....	46
→ octobre 2011, note sur la création.....	52
→ mars 2012, écrire (poème).....	53
→ avril 2012, (note de lecture) Violente vie, par Antoine Emaz.....	55
→ juin 2012, Dans la bouche (poème).....	56
→ février 2014, Au sommet des églises...(poème).....	57

→ mars 2014, (Note de lecture), Mots de passe, par Jacques Morin,	59
→ mai 2014, (note de lecture) "Mots de passe", par Florence Trocmé.....	61
→ juin 2014, (Note de lecture) "Mots de passe", par Antoine Emaz	63
→ avril 2016, (anthologie permanente) Marie-Claire Bancquart,.....	64
→ juin 2016, (note de lecture) Marie-Claire Bancquart, "Qui vient de loin", par Antoine Emaz..	66
→ juillet 2016, (note de lecture) Marie-Claire Bancquart, "Qui vient de loin", par Jacques Morin	67
→ avril 2017, (Note de lecture) Marie-Claire Bancquart, "Tracé du vivant", par France Burghelle Rey	69
→ mai 2017, (Anthologie permanente) Marie-Claire Bancquart, "un très, très peu d'amour / mendie et rôde".....	71
→ janvier 2019, (Anthologie permanente) Marie-Claire Bancquart, <i>Terre énerguène et autres poèmes</i>	73
Biographie et bibliographie de Marie-Claire Bancquart.....	76

Dossier Marie Claire Bancquart

Marie Claire Bancquart, disparue ce mardi 19 février 2019, était très présente dans *Poezibao*.

Voici toutes les publications qui lui ont été consacrées sur le site.

→ [avril 2005, les douceurs, les rencontres \(poème\)](#)

VIEILLESSE

Les douceurs, les rencontres
ne s'offrent plus à emporter (*take away*)

où serait-ce ? et pour quel petit temps ?

Mais, pour qui a souvent parcouru des espaces impitoyables
plus belles les noces,
soleil, amitié, vignes
à consommer sur place

Marie-Claire Bancquart, *Avec la mort, quartier d'orange entre les dents*, Obsidiane, 2005, p. 88

→ février 2005, sous tes pieds les oiseaux (poème)

SOUS TES PIEDS LES OISEAUX

Ciel inverse
dans la flaque, c'est toi
qui t'allonges sur lui.

Sous tes pieds les oiseaux
coursent l'ombre.

Tu n'es plus déserté.

L'arbre dessine
autour de toi
l'essentiel de ta vie.

Le corps traversé par une envolée
vibre de feuilles.

L'arbre entier passe.

La nuit venue
tournent des étoiles dans nos fentes.

On ne fait qu'un. On ne sait plus distinguer notre corps des astres.

Marie Claire Bancquart, *Avec la mort, quartier d'orange entre les dents*, Obsidiane, 2005, p. 37.

→ février 2005, se désquame (poème)

Pour saluer la parution d'un tout nouveau livre de Marie-Claire Bancquart aux Éditions Obsidiane, *Avec la mort, quartier d'orange entre les dents*.

SE DESQUAME

Oui, le temps se desquame
nous brûlons nos passeports trompeurs, nos photographies,
nous prenons possession du passage.

Sommes-nous seulement nos contemporains ?

Rebrousser jusqu'à l'orque et l'algue, s'attendre à passer hors
limites, supposer la réversibilité des organismes...

Nous nous citons à comparaître, au péril de l'échange.

Marie-Claire Bancquart, *Avec la mort, quartier d'orange entre les dents*, Obsidiane, 2005, p. 71.

→ décembre 2004, nuit (poème)

NUIT

Onze heures sonnent sous le vent.
On entend vibrer les vitres de la solitude.

On se dit :
les écorces ont froid

sous la lune
un bizarre printemps blanchit l'extrémité des tiges.

On approche les lèvres de la fenêtre
et la vie apparaît fragile, étrangère
dans ces miroirs au tain de nuit trouée.

Marie-Claire Bancquart, *Rituels d'emportement, Poèmes. 1969-2001*, Obsidiane & Le temps qu'il fait, 2002, p. 210.

→ août 2005, battement (poème)

BATTEMENT

Tessons sur les vieux murs des dimanches.

Ressac des choses dans la vie étroite, enfermée
qui rentre au cœur et qui le navre.

Soudain le désir même est fragile.

Nous nous replions jusqu'à ce mince battement
qui nous sépare de la mort, juste le sang,

et si nous écoutons le paysage, ce n'est pas pour aimer
sa musique
mais pour un autre bruit messenger de palpitation.

Marie-Claire Bancquart, in *Dans le feuilletage de la terre*, Belfond 1994, page 99.

→ juin 2005, comment apparais-tu mon visage (poème)

Comment apparais-tu, mon visage
dans le cours de mon sang, l'épaisseur de ma chair ?

Interprète auprès des visages des autres
que signifies-tu
pour mon corps obscur ?

Une vibration peut-être
porteuse des siennes, si cachées

seule à pouvoir les amener au jour
avec des yeux, des mots
qui les reflètent au passage

mais pauvrement.

Le secret reste
enseveli dans les cellules.

Marie-Claire Bancquart, *Avec la mort, quartier d'orange entre les dents*, Obsidiane, 2005, p. 46.

→ novembre 2005, depuis (poème)

DEPUIS

Les va-et-vient de l'univers prennent toutes leurs aises.

Depuis le fossile et sa gangue minérale, une généalogie se déroule, évidente,
coquillage, poissons, poumons très doucement issus des branchies, sauriens à pattes courtes,
jusqu'à notre chatte aux yeux bleus

Et nous : l'hésitation entre eux et une race dont nous n'avons pas idées ? Retournant peut-être vers
une haute mer ?

Marie-Claire Bancquart, *Avec la mort, quartier d'orange entre les dents*, Obsidiane, 2005, p. 70.

→ décembre 2005, souvenir (poème)

Souvenir

Dans le bocal secoué sonnent
des boutons veufs de leurs vêtements

avec eux une ancienne attache de ceinture
en rhodoïd, noire avec des fleurs.

On se rappelle un mince lien
autour
d'une robe épaulée, en crêpe,
il y a soixante ans

odeur un peu acide, un peu douceâtre,
qui n'a plus sa pareille.

Un souvenir du corps
et même
de la figure de jadis, marquée d'amertume,
serre la gorge comme
un assassin sans nom

après un combat disparu, à peine ébauché du reste,

le cœur n'y étant pas.

Marie-Claire Bancquart, *Avec la mort, quartier d'orange entre les dents*, Obsidiane 2005, p. 76.

→ janvier 2006, métamorphosés (poème)

Pour célébrer l'attribution à Marie-Claire Bancquart du grand prix de la ville de Lyon, dit prix Kowalski, pour son livre, *avec la mort quartier d'orange entre les dents*

Métamorphosés

Animaux taillés dans les buis
des villas proches de Venise.

Si nous étions les buis d'une divinité
sculptés avec tendresse, au ciseau doux ?

Le sombre à l'intérieur de nous
sortirait en feuilles minimales
serrées
d'odeur profonde.

Pareils aux métamorphosés d'Ovide, nous serions oublieux
des amours, des poursuites.

Auréolés d'air qui tremble au soleil

vers le soir
quand l'humidité monte sous un ciel vert
nous sentirions nos cœurs
rebattre un peu au milieu de nos branches

avec celui
des gens en trompe-l'œil aux fresques de la salle
jasant par la fenêtre ouvert
en mots légers, loin de l'aigreur des choses.

Marie-Claire Bancquart, *Avec la mort quartier d'orange entre les dents*, Obsidiane, 2005, p. 91

→ [avril 2005, les vingt ans du Nouveau Recueil](#)

Les vingt ans du *Nouveau recueil*

Pour célébrer ses 20 ans la revue *Le Nouveau Recueil* invitait hier soir, jeudi 28 avril 2005, à une lecture à la librairie Libralire à Paris.

Belle surprise, cette librairie, magnifique, inattendue dans cette rue animée, populaire, commerçante du 11^e arrondissement de Paris.

Jean-Michel Maulpoix, le rédacteur en chef du *Nouveau recueil* avait proposé à quelques-uns des contributeurs de la revue, et singulièrement du numéro anniversaire, de lire quelques pages. C'est ainsi qu'on a pu entendre quelques belles figures de la poésie dont trois femmes (merci à Jean-Michel Maulpoix qui dépasse ainsi l'ostracisme dont sont souvent victimes les femmes poètes en France, voir à cet égard mon entretien avec Marilyn Hacker) : Marie-Claire Bancquart, Marie Étienne et la poète américaine Marilyn Hacker précisément, qui a eu la belle idée de donner aussi la version anglaise de son texte paru dans *Le nouveau recueil*. On a pu aussi entendre Alain Duault, André Benchetrit, Marc Chénétier et un très jeune auteur, Gilles Mentré. Une occasion de saluer une nouvelle fois le très beau travail de cette revue.

En [suivant ce lien](#), reportage photographique de cette rencontre.

→ [juin 2005, lecture à la librairie Tschann](#)



Hier soir, jeudi 9 juin 2005, à la librairie Tschann, boulevard du Montparnasse, Marie-Claire Bancquart donnait une lecture d'extraits de son dernier livre, paru chez Obsidiane, *Avec la mort, quartier d'orange entre les dents*.

Les organisateurs de cette manifestation, le directeur de la librairie Yannick Poirier et Muriel Bonicel, grande lectrice et connaisseuse de la poésie ont adopté une formule très satisfaisante à plus d'un égard : elle consiste à accompagner le poète d'un pair, souvent poète lui-même et qui présente son travail. Hier Claude Adelen s'est chargé de cette sorte de mise en perspective d'*Avec la mort, quartier d'orange entre les dents*. Et c'est ainsi à une lecture dialoguée que nous ont invités les deux poètes, en épousant le rythme du livre construit comme un quatuor dont la composition a ainsi été mieux mise en évidence. Pour chaque partie, quelques mots de Claude Adelen et lectures d'une sélection de textes par Marie-Claire Bancquart. Qui elle-même a explicité certains aspects de son travail.

Vivre, naître, voix, et corps, quatre mots-clés selon Claude Adelen autour desquels s'articule l'œuvre entière de Marie-Claire Bancquart, et au sein de celle-ci, ce livre au titre à la fois « évident et énigmatique », sur thème du fruit, du soleil, du temps, qui tombent....

A propos de la première partie, Marie-Claire Bancquart insiste sur ce qu'elle ressent de la nécessaire implication du poète dans la vie du monde, dans ses drames, ses guerres, ses injustices criantes « le poète a une fonction, qui est de dire cette violence » et de s'interroger sur le rôle du poète qui serait de « dire en dehors des faux discours » en se fondant, en s'appuyant sur cette « énergie de parole qui est au cœur de toute poésie ». Elle développe cette idée d'une écriture de l'énergie, disant que si elle écrit en vers libres, ce sont des vers « sous surveillance » mais aussi des « vers de pulsion », qu'ils disent les choses violemment, les bonnes comme les mauvaises, qu'ils doivent être porteurs d'une « décharge » et que chaque poème est un « bloc de paroles » de tel sorte que le poète se fasse « passeur d'énergie » et que s'appuyant sur la mort et sur la révolte, il puisse énoncer une parole réfractaire capable de résister aux discours lénifiants.



On sait aussi le rôle important accordé au corps dans l'œuvre de Marie-Claire Bancquart et elle développe au cours de l'échange avec Claude Adelen une double question non seulement sur la mort, très présente, mais aussi sur le fait de naître « pourquoi suis-je née ? dit-elle, pourquoi cette déchirure dans la chair générale ? ». « Et tous ces organes qui sont moi mais qui me sont étrangers, sauf à les mettre en rapport, par leur ADN, avec les êtres qui sont porteurs de ce même ADN ;

intérieur pourri d'étrangeté et pourri de rapports avec le monde ».... ;

La mort bien sûr est au centre de l'œuvre et notamment dans la troisième partie, avec une importante distinction entre la mort d'autrui et la sienne propre approchée de façon presque sensuelle, le travail de l'oubli. La IV^e partie du livre, très marquée par le thème de l'arbre, se donne comme une sorte de réconciliation, ou de conciliation plutôt, en un entrecroisement symbolique de l'arbre et de la parole poétique.

Livre fermé, paroles tues, on a vraiment eu le sentiment d'avoir assisté non pas tant à un monologue que véritablement à cette lecture dialoguée annoncée par Claude Adelen et Marie-Claire Bancquart qui ont su se renvoyer les thèmes, les questionnements, les problématiques de la poésie de celle qu'on célébrait mais au-delà de la poésie en général.

→ [février 2005, Note de lecture d'*Avec la mort quartier d'orange entre les dents*](#)

Avec la mort quartier d'orange entre les dents, un titre magnifique non seulement par la force de l'image mais aussi en ce sens qu'il remplit si parfaitement sa fonction de titre. Tout y est, me semble-t-il, de la thématique et de la manière de Marie-Claire Bancquart, à l'orée de ce recueil en quatre temps, quatre mouvements, quatuor dit même son éditeur François Boddaert. Thématique fuguée en effet pour rester dans les métaphores musicales, enlacements de quelques dominantes, récurrentes, reprises, travaillées, démontées, désossées, renversées, déclinées : la mort, le corps, l'arbre, les mots. Le corps dans sa matérialité presque médicale, cela m'a toujours frappée dans la poésie de Marie-Claire Bancquart qui se distingue de ses contemporains en cela que lorsqu'ils parlent du corps, c'est d'une façon finalement curieusement désincarnée, sans rapport avec la « carne », la viande, la chair, d'une façon abstraite, globale, comme une image, sans épaisseur. Alors que chez Marie-Claire Bancquart le corps est travaillé au corps, pris à bras le corps, il s'agit de lui faire rendre gorge, avec ses viscères, ses veines, ses tissus « en nous les aponévroses, les mastoïdes, les péritoïnes » ... « tu déambules dans tes veines, tu escalades ta cage thoracique ». Le corps ici respire, vit, digère « mou, le corps. Bave, jouit // Dur le corps. Son squelette, ses calcs./Muet » (116)

Et ce corps fait alliance avec les mots « cherchant passage imprévisible ». Car à qui est si proche du corps ne peut échapper le travail de la mort. Mais c'est la « mort quartier d'orange entre les dents », une mort affrontée avec pour arme la lucidité et le refus de se laisser abattre : « la mort la vie : /équivoques/dans leur ombre/un larron dérobe les mots /les suractive » (111).

La nature, ses fruits et ses feuilles, l'arbre (figure centrale du quatrième mouvement de la suite, « nous devenons /un arbre ciel compris [nous soutenons l'oiseau] »), la ville, les outils et les instruments : il y a dans cette poésie comme une alchimie, résultante de l'alliage de matériaux étrangers, qui soudain « prennent » ensemble en un tissu de mots. « Alors l'existence devient marchable/ [un peu, à pas de chat » (99)

Florence Trocmé

→ [janvier 2006, Carte blanche à Marie-Claire Bancquart \(à propos de la présence d'Yves Bonnefoy au programme de terminale\)](#)

Marie-Claire Bancquart a bien voulu confier à Poezibao, ce dont je la remercie très chaleureusement, cette réflexion sur la présence, parfois contestée, de Les planches courbes, un recueil poétique d'Yves Bonnefoy, au programme de lettres de Terminale.

"Le recueil d'Yves Bonnefoy *Les Planches courbes* a été inscrit au programme des classes de Terminales littéraires, et sera donc un des sujets possibles au baccalauréat. De là une désorientation de certains professeurs et élèves : la poésie, et la poésie d'un auteur vivant ! Amenée à travailler avec quelques-uns, je pourrais évidemment, comme poète, m'étonner ou me désoler de ce qu'un texte contemporain de poésie paraisse difficile à aborder (le recueil de Bonnefoy n'est nullement du genre ésotérique). Mais si j'avais à en écrire un billet d'humeur, celle-ci serait plutôt positive : c'est l'histoire du verre à demi vide ou à demi plein.... j'opte, vous verrez, pour ce dernier!

Professeur émérite à la Sorbonne, et attachée à ce qu'apporte l'enseignement, je ne pourrais, il est vrai, que déplorer la quasi absence de la poésie française contemporaine dans les programmes obligatoires de l'enseignement, de l'entrée au collège jusqu'aux études supérieures. Dans les études secondaires, la poésie française s'arrêtait "de mon temps" vers Baudelaire, Mallarmé, Rimbaud... éventuellement Apollinaire -plutôt celui d'*Alcools* que celui de *Calligrammes*. Il est aisé, quand on a la responsabilité de séminaires, de mémoires, ou quand on parle à des bacheliers tout récents, même brillants comme des lauréats du Concours général, de se rendre compte que souvent (je mets à part certains professeurs dont la passion va justement vers la poésie contemporaine) la situation a à peine évolué. Quelques textes de surréalistes, quelques zestes d'Eluard, de Guillevic, de Michaux, parfois ; mais pas grand-chose de plus ; pas ce qui retracerait le comment et le pourquoi d'une évolution. Et comment s'en étonner ? Par le jeu des modules d'enseignement, l'étudiant en lettres peut obtenir sa licence sans avoir effleuré le sujet ; et souvent c'est ce choix-là qu'il fait, parce qu'il a peur de la poésie, peu présente dans l'enseignement secondaire : c'est le cercle vicieux. Ensuite, dans la lancée, il choisit un mémoire étranger à la poésie ; puis les concours l'orientent plutôt vers des textes de prose ; s'il en est de poésie, c'est très souvent de poésie de siècles passés. Oui, on peut être agrégé des Lettres sans avoir étudié du tout la poésie de notre temps. "–Mais, dira-t-on, il est possible de le faire tout seul" Certainement, quand on ressent le goût ou le besoin de le faire. Autrement, eh bien les études sont lourdes, et une fois celles-ci terminées, entre les obligations du métier et les obligations personnelles, on a très peu de temps. "–Mais, dira-t-on encore, les élèves (les étudiants) n'ont qu'à s'orienter par eux-mêmes." Ma réponse sera semblable.

Pourtant, depuis quelques années, la situation va s'améliorant. Les professeurs de collège et de lycée s'intéressent de plus en plus à la poésie contemporaine, en écrivent parfois. Il en va de même des professeurs d'Université. Du coup, ils ont envie de la présenter à leurs ouailles, et ils invitent aussi des poètes à en parler. Les sites internet de poésie, la Maison des écrivains, le Printemps des poètes, certaines revues, aident de leur côté à cette connaissance. La poésie n'est pas plus difficile que les autres genres littéraires. Elle est différente : c'est une langue dans la langue ; on ne l'atteint pas par la rhétorique classique ou le raisonnement, si chers à un pays qui se dit cartésien, sans savoir qui était au juste Descartes ! A quoi sert-elle ? A mieux vivre : à réfléchir sur la langue, à aimer ce qui en vaut la peine, à résister à l'érosion et à la violence générales. Du coup, elle sert à déranger. Ce n'est pas rien ! A quatorze, à dix-huit, à vingt-deux ans, on est justement au bon âge pour comprendre ces textes-là, les poétiques. Et qu'on ne me parle pas de la spontanéité tuée par l'enseignement, de l'élan coupé par ce qu'on dit en classe. Il y a manière de les préserver, tout en donnant les informations sur les évolutions et les tendances, et en encourageant aussi à la découverte personnelle. Pour les neuf dixièmes des gens, c'est la seule façon dont ils auront été introduits à la poésie. Sinon, ils risquent bien de l'ignorer toute leur vie, si l'on considère le mépris où la télévision et les journaux la tiennent en France. Et les poètes mêmes qui dénigrent l'enseignement se plaindront de ne pas avoir de lecteurs et d'auditeurs. Pardi !

Mais enfin il reste beaucoup de chemin à parcourir, tant nous étions loin d'autres pays : pour ne parler que de la francophonie, de la Belgique, du Luxembourg, du Québec. C'est alors que je me réjouis, en considérant qu'un poète vivant est inscrit au programme de Terminale. Il paraîtra peut-être difficile à des professeurs même, dans une première approche ; mais je suis persuadée que grâce au beau texte des *Planches courbes*, la raison d'être de la poésie, fille de la mémoire, sœur des autres arts, observatrice du présent, travail du poète sur soi et sur le rythme et les mots, apparaîtra à ceux qui sans cette inscription (cette obligation) auraient méconnu ou ignoré la poésie d'aujourd'hui. Décidément, mon verre est à demi plein ! Pourvu qu'il continue à se remplir grâce à des initiatives semblables !"

©Marie-Claire Bancquart, janvier 2006

→ [mars 2006, mots \(poème\)](#)

MOTS

Il pleut. Tu entends les mots résonner ?

Tu vois leur trace ?

– Tissée

dans le contour fugacement donné aux fleurs

Au moins le temps d'une plantation d'anémones
ils survivront aux calices, aux mains qui tâtent
de tache aveugle en tache aveugle.

Arrête-toi près de la pluie.

Touche les mots, le braille du vivant.

Marie-Claire Bancquart, *Rituel d'empirement*, Poèmes. 1969-2001, Obsidiane et Le Temps qu'il fait, 2002, p. 226.

→ [mai 2006, oublis \(poème\)](#)

OUBLIS

L'oubli est sourd, l'oubli des voix
de disparus qui nous aimaient
l'oubli des vents qui délivrèrent
les prisonniers d'étroites villes.

L'oubli est nu comme du sable
receleur de malédictions
de talismans enfouis profonds :
têtes de coqs, cœurs transpercés

Mais l'oubli rebelle au malheur
rajeunit les rêves lassés
justifie la douceur des arbres
et
s'offre
à la précarité du jour.

Marie-Claire Bancquart, *Avec la mort, quartier d'orange entre les dents*, Obsidiane, 2005, p. 79

→ juillet 2006, étire (poème)

ETIRE

La nuit
quand le langage du sommeil est trop difficile
nous introduisons un chat dans notre gorge serrée.

Ses pattes jouent avec les petits des mots
puis avec une étoile.

- Tu vois
Il n'y a pas de quoi me fouetter.

Caresse le temps, il s'étire
à ma souple mesure.

Marie Claire Bancquart, in *Dans le feuilletage de la terre*, Belfond 1994, page 88.

→Août 2006, août 2006, suffoque (poème)

Suffoque

En rupture d'accostage
le cœur
aigu
perdu.

Aventure d'absence
qui se terminerait au noir, si la reprise ne venait
soudain
d'une odeur d'épices en cuisine,
restituant le romarin d'une montagne, l'amoureux en
chemise
bleue, l'air qui gonfle un matin de naguère,
et, ce soir,
le soupir d'où renaît un souffle.

Marie-Claire Bancquart, *Dans le feuilletage de la terre*, Belfond 1994, page 85

→ septembre 2006, réponse à l'enquête sur les femmes-poètes

Je suis persuadée que la raison du prétendu manque de créativité poétique des femmes, du reste battu en brèche depuis une ou deux générations, c'est qu'une certaine idée régnante (même inconsciemment) de la « féminité », qui commence par l'éducation de la petite fille, exclut précisément la créativité au profit de qualités plus passives, plus dépendantes, plus « convenables ». Or, il faut pour être créateur oser sortir le tréfonds du puits intérieur ; il faut l'amener à la lumière. Et tenter de le contrôler. C'est une espèce de prise de pouvoir, de transgression, qui n'est pas encore toujours très bien tolérée, surtout en France, de la part d'une femme.

Pour commencer, ce qui sort du fond du puits, le désir, l'éros, qu'il soit sexuel ou artistique, a longtemps été bridé, voire tabou chez elle. Qui bride son désir le bride en toutes choses : sexualité, caresse des objets, joies artistiques (et bien entendu, bride les violences de leurs éventuels retours de bâton). Qui laisse couler les mots dans un moule appris a peu de chances d'écrire un bon poème. Renée Vivien, qui possédait les chances et malchances du désir assumé, écrit en alexandrins de bon-papa, docile aux enseignements de son professeur.

Paradoxe peut-être, le seul lieu où le tabou de l'éros était levé pour une femme, dans les siècles passés, c'était le couvent, où l'amour avait le droit de s'élancer vers Dieu. Aussi, quelle sensualité, quelle langue de désir chez les femmes mystiques!

Du reste, je ne mets pas trop en cause pour la France, un des pays dits « évolués » où les femmes poètes sont sans doute en plus grande minorité, le catholicisme traditionnel, mais plutôt le modèle révolutionnaire et napoléonien de la femme à l'antique. Il a réactualisé et radicalisé l'héritage des pays de la latinité (en Espagne, au Portugal, en Italie, le nombre des femmes poètes n'est pas non plus très grand). Il y a beaucoup plus de poètes femmes en Amérique du Sud, pourtant de langues latines, mais éloignée de ces pays héritiers directs, et dans les francophonies du Québec, de Belgique, du Luxembourg, plus proches d'un esprit anglo-saxon : dans le monde anglo-saxon, les choses n'ont pas été particulièrement faciles non plus pour les femmes, mais leur héritage les fait plus indépendantes que l'héritage latin.

En France particulièrement, toutes les conditions ont été réunies à partir de 1789 pour que la création des femmes n'émerge que difficilement. La Révolution française a constitué un grand recul à cet égard : les hommes au pouvoir, les femmes à la quenouille et au berceau, tel est le modèle de la république romaine dont les révolutionnaires étaient imbus. Il a donc été subitement actualisé et a longtemps perduré, inscrit dans la loi par le code Napoléon. Avant 1789, les femmes avaient été beaucoup plus libres, d'Éros, d'écriture, et de rôle dans les affaires de la société (eu égard, bien sûr, au caractère très hiérarchisé de leur société, qui l'était aussi pour les hommes). Cela finit avec la Révolution, qui établit un très grand conformisme, de type social plus que religieux. A preuve : à la fin du dix-neuvième siècle, dans les couches « éclairées » de la société, la religion n'est plus que de façade, mais les femmes ne *doivent* pas créer ; elles contribuent par les salons à l'élévation des hommes, c'est tout autre chose..

Non, je ne suis pas antirévolutionnaire ! Bien au contraire ! J'aurais voulu que « les droits de l'homme », qui étaient à l'usage viril uniquement, fussent aussi les droits de la femme, soumise dans la réalité à un tout autre régime. Celui-ci a duré jusqu'aux grandes guerres. Nous avons eu, nous avons encore du mal à nous en dépêtrer.

Pourtant je pense que maintenant, la modification des lois en France permet aux femmes de vivre autrement, et qu'il dépend beaucoup d'elles de la faire appliquer. En n'oubliant pas que la poésie, c'est du travail sur la langue, c'est du travail sur soi, ce n'est pas « laisser couler son cœur » sur la page : pour être admise comme poète, il faut d'abord présenter quelque chose qui vaut la peine ! En n'oubliant pas non plus que les lois ne sont pas acquises pour toujours et peuvent régresser.

Aujourd'hui reste, il est vrai, une question de mentalité masculine, qui ne s'abolit pas si vite avec des lois. Des obstacles sociaux demeurent. Mais cette ligne de séparation n'est pas tracée, il s'en faut bien, par tous les hommes. Et sauf muflerie ou mensonge caractérisé de la part de l'interlocuteur, rien de mieux que de l'effacer avec le sourire. Ce n'est pas moi qui prônerais un « féminisme poétique » antihomme ! La douceur de l'amitié, la force de l'amour, la joie et la difficulté de cette langue dans la langue qu'est la poésie, on ne les ressent que davantage dans l'égalité d'un échange.

Marie-Claire Bancquart

→ novembre 2006, cet arbre obscur (poème)

CET ARBRE OBSCUR

Livre

cet arbre obscur, où le mot
tend on ne sait quoi parmi les feuilles,
poison, potion, dictame.

Dehors il pleut. Le sentier a disparu.

Reste le cœur à corps des choses et des morts
chuchotant l'aventure
de notre non-savoir.

La brume
enveloppe comme une laine
notre exorcisme maladroit.

Pourtant l'insecte à travers le bois creux
lui du moins, nous saurons le faire foisonner en paroles

infusant l'infime
dans un papier
qui fut
écorce et fibre, et qui soutient notre arbre imprévisible.

Marie-Claire Bancquart in *Le nouveau Recueil*, mars-mai 2002, p. 8

→ octobre 2007, je voudrais pouvoir palper tes notes (poème)

Pour saluer une double parution de Marie-Claire Bancquart et en tout premier lieu, son nouveau recueil de poèmes, *Verticale du Secret*, qui paraît chez Obsidiane. Dans le même temps, publication à l'Amourier de récits, sous le titre *Impostures*.

Je voudrais pouvoir palper tes notes
dans une caverne sans lumière, sans reflets
où deviendrait sensible
le grain de leur chair

je voudrais pouvoir
confondre cette chair avec la mienne
la faire entrer comme
en inversion
d'un accouchement

dans mon corps

dans
une réelle peau du son,

dans tout l'impossible

•

En replantant des ellébores
je te parle
de nourrir le cosmos :
rien que cela

une cuillerée de terre
pour la racine encore visible

une cuillerée
pour achever d'emplir le pot

une
pour le globe tout entier

la dernière
pour sa verticale vers l'énigme.

Marie-Claire Bancquart, *Verticale du secret*, Obsidiane, 2007, p. 63.

→ janvier 2008, dossier Marie-Claire Bancquart

Une série de trois articles autour de Marie Claire Bancquart

Poexibao propose ici un ensemble de trois articles autour de Marie-Claire Bancquart dont je rappelle qu'elle a publié récemment deux livres, *Verticale du Secret*, un recueil de poèmes chez Obsidiane et *Impostures*, trois récits, chez l'Amourier.

Je dois cet ensemble à Béatrice Bonhomme qui anime avec Hervé Bosio la belle revue *Nu(e)*. Les deux premiers articles sont parus dans la revue : il s'agit d'entretiens avec Marie-Claire Bancquart, le premier réalisé par Richard Rognet en mars 2001, le second par Jean-Claude Renard en décembre 2002.

Ces deux entretiens seront complétés par la contribution que Béatrice Bonhomme a donnée au colloque de Clermont-Ferrand, *Voi(es)x de l'Autre : poètes femmes XIXe-XXIe siècles* (novembre 2007).

1. Entretien entre Richard Rognet et Marie-Claire Bancquart recueilli par Béatrice Bonhomme et Hervé Bosio, revue *Nu (e)* n° 14, mars 2001.

Les questions de Richard Rognet sont en italiques

Les réponses de Marie-Claire Bancquart en caractères romains

Le corps, Marie-Claire, le corps encore dans cette suite de trente et un poèmes, intitulée Corps talisman, le corps nommé, repéré, révélé, prolongé dans le mouvement tournoyant et vivant des mots : "le corps d'il y a dix ans, passé tout au dehors/ s'il était possible de l'étreindre/ serait-ce pour baiser/ ou pour tuerie ?". Et cette fois-ci, le corps associé au talisman, à quelque chose de magique, de souverain, de merveilleux.

On a l'impression qu'à force d'en prendre mesure, de l'écouter, tu en as transformé, transmué l'évidence, la réalité, en un je ne sais quoi de sacré.

Ainsi, comment en es-tu venue à cette autre et haute perception qui rendrait à la vie sa part insaisissable, son mystère ? Est-ce l'aboutissement ébloui d'une quête constante, toujours frémissante, ou l'étape obligée d'un cheminement exigeant qui te conduirait aux limites espérées d'une impossible connaissance ?

Ne pourrait-on pas dire qu'en filigrane, tu cherches à cerner l'être, sans vouloir le définir, à presser le verbe être de se livrer enfin sans qu'il en soit pour autant trahi par des questions trop pressantes et précises ?

“Presser le verbe être de se livrer” ?... Être... Le verbe attire et fait peur. C'est vrai, la poésie interroge “être”, avec ou sans majuscule. “Être” qualifie, avec l'importance et le mystère d'un point aveugle. Comme bien d'autres, je pense que des questions “pressantes et précises” posées à lui seraient vaines : ma seule certitude est de ne pas pouvoir compter qu'“être” puisse donner réponse, autrement que par l'ouverture d'une multitude de possibles et par une vocation pour la mort.

C'est comme cela qu'il “est” précisément, le corps. Perceptions, sensations incessantes, et vocation à la mort. Notre civilisation essaie de le masquer en mettant tout à la surface du corps : regardez hâtivement ces images, passez-vous des crèmes, maigrissez. Ou, exhortation plus insidieuse : soyez zen, faites du yoga, pratiquez la gymnastique chinoise du matin ; mais ces pratiques sont déconnectées de l'art de vivre qui les a suscitées.

Un des désirs de la poésie, précisément le mien, est de dire combien le corps vaut autre chose. Un talisman que nous portons toujours, mais sans en être toujours conscients ! Marqué de signes qui protègent contre l'oubli d'“être”. Et pas toujours pour le bonheur. Talisman, ce mot arabe, vient

du mot grec “telesma” qui dit à la fois l’“accomplissement d’un acte religieux”, et le “paiement d’un impôt”, cet acte-là n’ayant été agréable en aucun temps ! ... Oui, nous payons l’impôt avec le corps. Sans parler des maladies, et pour rester dans des conditions partagées par tous, un de mes regrets est de ne pouvoir regarder à l’intérieur. Notre sang, nos os, nos entrailles, nous ne les voyons pas, sauf circonstances peu souhaitables. Nos cellules se renouvellent sans notre accord. On se demande si on est ami ou ennemi de ce même-et-autre qu’on était il y a quelques années. On est scanné par une vie dont on ignore le terme.

Mais en même temps, on sait que ce sort étrange est celui de tout ce qui vit. Notre main vivante est sœur du cuir d’animal tué sur lequel elle se pose. Elle sent la tiédeur interne de notre corps, qui affleure, comme celle de la pierre. Elle peut faire gicler le jus d’un fruit. Notre bouche fait entrer la matière étrangère en nous. Le corps fortement ressenti, au lieu d’être en opposition avec l’esprit ou l’âme (comme on voudra les nommer), les soutient et les suscite : le personnage des *Métamorphoses* d’Apulée a été changé en âne, mais il sait qu’il reviendra à la condition humaine en mangeant des roses. C’est de tous les jours, cette relation-là. Les rues pauvres de la ville, le bois entamé d’un plancher, un bocal d’olives, portent à la sentir violemment. Pourvu qu’on ne s’arrête pas à leur constatation : la petite gorgée de bière, certes, c’est court, si on ne la met pas en communication avec le cycle des temps et des vies.

Le monde du corps (si personnel, chacun ayant son rythme), nous met, au sens propre du terme, en circulation avec une sorte de sacré. Mais ce mot me gêne parce que notre héritage de civilisation l’identifie avec la croyance en un Dieu personnel, qui n’est pas la mienne. En fait, tous les grands mythes tiennent compte du corps : Jacob et Moïse portent les marques de ceux qui ont vu le dieu ; mais aussi Œdipe a les pieds percés, Tirésias est “voyant” parce qu’il est aveugle, le Minotaure possède en lui deux natures, bête et homme. Tu sais que j’ai écrit à son propos le texte d’un oratorio qui le présente sans doute comme un “monstre”, c’est-à-dire un prodige - mais bénéfique, parce que son corps, et du coup tout son être, participe de deux natures. Ah, pouvoir être jointe comme cela à ma chatte Châtaigne !...

Mais déjà notre corps, enfermé dans son sac de peau, nous fait signe que nous appartenons au monde charnel pour en tirer le plus de consonances possibles, et parfois elles vont jusqu’au bref éblouissement des dômes dorés vus de loin. Quand on entre dans la ville, on voit la misère des rues. Mais l’entrevision de l’or n’en est pas moins vraie. Entrevision, entretemps, notre lot. Jusqu’aux limites, si possible ; toutefois sans l’illusion d’un aboutissement définitif.

Marie-Claire, le facteur vient de passer ; ma mère, comme de coutume, entre dans mon bureau, à pas de velours, à pas de chat. J’écris, je bataille avec les mots, je les tire, ils me tiraillent, le poème s’engage avec moi dans le matin auquel il va peut-être arracher une part de moi-même. Ma mère, qui d’un regard furtif a reconnu, souligné ton écriture, me dit, laconique et contente à la fois : “C’est Marie-Claire.”

C’est toi, et bien toi. Je suis impatient de te lire. Je quitte le chemin de mon poème, j’emprunte celui de ta réponse à ma première question.

Aujourd’hui, mon poème se fera autre question, il acceptera d’être séduit, de s’égarer, de frôler tes phrases, d’y entrer, de s’y couler, comme si l’un allait chercher en l’autre la matière de sa quête têtue, de sa délivrance espérée :

*Quel est ce labyrinthe
où tes pas te conduisent ?*

*Quelle est cette errance
au cœur de la nuit*

*qui se refuse à la nuit
mais ne veut pas être le jour ?*

*Qui es-tu, avec Thésée,
Ulysse, Icare, avec nous tous ?*

*Qui est le monstre en nous révélé ?
Quel bourreau ? Quelle victime ?*

Comment s’interroger

*pour que la question nue
soit celle de l'homme égaré
que tente la lumière,
jusqu'à changer son sang
en lumière de sang, pour tous,
Marie-Claire, pour moi, pour Eux ?*

Quant à moi, Richard, j'ai reçu ta lettre peu de jours après que pour la première fois était joué à Radio-France dans sa totalité *Le Livre du labyrinthe*, qu'Alain mon mari a mis cinq ans à écrire. Une grande partie est chantée, ou parlée, sur des textes de moi. C'est dire combien tes questions ont rejoint des occupations, préoccupations et finalement contentements qui étaient nôtres : à quoi l'on reconnaît les intuitions de l'ami que tu es.

Errer avec les monstres, tous les héros des mythes étant des "monstres", des êtres d'exception positifs ou négatifs, qui font entrer dans un sacré : oui, je le fais depuis longtemps, prenant souvent pour modèles familiers et compagnons du voyage les gens issus des mythes gréco-romains ou chrétiens, ceux avec lesquels j'ai appris à imaginer le monde.

Ulysse l'errant, le mien, est celui d'une des versions antiques de L'Odyssee. Il ne va pas rester dans son Ithaque retrouvée, mais il reprendra la route, "sa bonne rame sur l'épaule", jusqu'à ce qu'il rencontre des gens qui lui demandent ce que c'est que cette pelle à grains : de purs terriens, inouïs pour les Grecs, grands navigateurs. Alors, dit le vieux texte, "les dieux lui enverront la plus douce des morts". Ce que j'ai pu penser à cette fin d'Ulysse, à son étrangeté, au sens que prennent ses autres aventures !

Et comme la langue est notre partenaire immédiat, je rêvais à sa réponse, quand le Cyclope aveuglé par lui demande son nom : "Je m'appelle Personne". Au premier abord, une plaisanterie, un alibi. Mais en aucune langue sans doute, il n'est innocent de dire qu'on est Personne. En français, alors, pas du tout, parce que Personne est aussi "une personne" : un phénomène vraiment poétique, ce nom commun qui devient nom propre, tout en s'abolissant. Est-ce que ce n'est pas le but même de la poésie, que les noms dits "communs" y prennent une présence telle qu'ils deviennent des noms propres ? Et en allant plus avant, est-ce que le poète ne désire pas quelquefois, souvent, devenir cet aboli dévoré par son aventure et quittant du coup les monstres négatifs qui sont en lui ? Voilà toute la partie de mon recueil *La paix saignée* qui s'intitule "Un nom, Personne".

Mes "gens mythiques" ne sont pas sortis tout apprêtés d'un dictionnaire. Ils sont en prise directe avec un immédiat. Quand, il y a quelques années, on a trouvé un homme gelé, intact, dans un glacier des Alpes, on n'a d'abord pas du tout pu le dater : il pouvait être d'hier, ou préhistorique (plus tard, les savants l'ont analysé comme préhistorique). En assistant au premier reportage à la télévision, je me suis dit : "Cet homme, c'est Icare." Une réaction spontanée. D'où mon long poème "Icare", du recueil *Dans le feuilletage de la terre*, qui commence par : "Étendu devant nous, congelé, on ne le date pas davantage". J'y modifie le mythe, ce qui montre qu'il est bien vivant. Icare est retombé. Mais ce n'est pas une défaite. Il cherchait à pénétrer l'énigme de la vie : il la pénétrera autant qu'il est possible, en mourant sur la terre, tout prêt à rentrer dans le jeu des choses.

Nous y voilà. Tu sais que, dans le fond, mon grand monstre à double signification est d'avoir su et vu la mort, dès l'enfance. Aussi, le Minotaure m'attirait avec sa double nature d'homme et d'animal. J'ai tourné autour ; c'est un morceau ! Et puis on le présente toujours comme épouvantable. J'ai commencé par lui donner de la tristesse, par l'assimiler à un être à aimer, dans *Opéra des limites*. Puis, quand Alain m'a demandé de lui écrire un livret, j'avais complètement évolué sur le Minotaure, qui apparaît dans mon texte récent comme un exemple de perfection plus grande que l'homme, puisqu'il possède à la fois les moyens de celui-ci et ceux de l'animal. Encore une transformation du mythe ; encore mon attirance vers la fusion dans le cosmos. Icare

et Minotaure, dits à quelques années de distance, étaient prêts à entrer ensemble au *Livre du labyrinthe*.

Tout cela va, tu le sens, avec une vie dans le monde. Je nous connais passagers, terriblement, voluptueusement aussi ; et je suis tout à fait éloignée de la pensée que la poésie puisse ne pas être elle-même passagère : promise à la mort à plus ou moins longue échéance, pour des raisons de perte de civilisation, ou, plus prochaines, des raisons politiques. Par exemple, combien de poèmes de Mandelstam seraient demeurés ignorés, puisque la persécution les avait détruits ou interdits, si sa femme ne les avait pas appris par coeur ! Ce n'est donc nullement par idée qu'un poète peut "changer la vie" dans son déroulement matériel que, de plus en plus, je ressens le besoin de dire, de dénoncer les exactions, mensonges, inhumanités du monde que nous vivons. Le poète ne peut rien contre les talibans. Si ce n'est qu'il peut crier le cri.

C'est peu, et c'est essentiel. La fameuse phrase sur la poésie impossible après Auschwitz m'apparaît comme une absurdité : à Auschwitz même, et en plein dans ce qui fut connu "après" par d'autres, il y avait des gens pour écrire de la poésie, d'autres pour s'en dire et y trouver assistance, que ce soit du Virgile ou des haïkai. Je me sens appelée à dire les beautés d'un très petit paysage urbain, tout comme la terrible insistance de la mort à laquelle nous sommes livrés par notre civilisation. La mort, devenue pour les uns de plus en plus virtuelle (parce que l'inhibition qu'on peut avoir pour tuer un corps qui vous fait face est complètement levée par les moyens mécaniques et éloignés, bombes, poisons), est pour les autres devenue de plus en plus massive, aveugle, dérisoire. Il ne manquait plus aux beaux mots dont on nous leurre que quelques-uns récents, comme "guerre humanitaire" ou "dégâts collatéraux". Cela dit sans se mettre d'un côté ou de l'autre de l'action, tous les belligérants pouvant parler de cette manière. La mort n'a pas de parti. Elle n'a pas de carnet de chèques non plus ; mais on nous explique sans broncher, je l'ai entendu aujourd'hui même, que les découvertes dans la thérapie génique sont considérées comme très urgentes, parce qu'elles "ouvrent des parts considérables de marché". Eh bien, les mots ont donc un impact. Ceux-là montrent la nécessité d'employer autrement le langage, de proclamer du moins que notre arrachement au monde, que notre manque fondamental, mais aussi notre émerveillement fondamental rendent nécessaire la poésie. Ah, que les noms communs puissent encore, quelque part, devenir des noms propres, dans tous les sens du terme ! Et que le silence au sens musical, si important en poésie, puisse exister encore, dans la dégoulinade générale des discours ! C'est d'utilité publique, je veux dire d'utilité spirituelle. Une urgence considérable, celle-là.

A chacune de tes réponses, Marie-Claire, tu joins une carte postale avec quelques mots. Cette fois-ci, pour notre deuxième échange, il s'agit de la basilique de Saint-Benoît-sur-Loire : "Chapiteau de la Tour-Porche : L'Âme entre son ange gardien et le démon."

"L'Âme entre son ange gardien et le démon" : rien n'est fortuit, rien n'est innocent dans la connivence. Vis-tu cette tension ? Sous quelle forme ? Comment ? T'y soumetts-tu spontanément, ou est-ce le fruit d'une réflexion intense par laquelle tu tenterais d'interroger et l'Ange et le Démon ?

Autre chose ; permets-moi de citer un extrait de ce que tu m'écris sur cette carte datée du 13 juin : "Notre conversation va cesser jusqu'au début de juillet, puisque nous (toi et ton mari Alain) partons samedi ; mais en dessous elle ne cesse jamais, n'est-ce pas ? (...) Tu penseras à nos pérégrinations, de la Bourgogne à l'Auvergne." Ainsi, lorsque vous partez, lorsque tu pars, demeures-tu en contact avec le poème ? En écris-tu, au hasard de tes découvertes, de tes reconnaissances ? Livres-tu certains moments de ton voyage à l'écriture qui se voudrait pressante, impossible à éviter ? Prends-tu notes et notes, en vue de prochaines pages qui accueilleraient les sensations, les impressions, les surprises glanées ici, puis là ? On sait bien, comme l'a judicieusement déclaré Valéry, qu'"un poète est le plus utilitaire des êtres (...) Regards singuliers, -tout ce que perd, rejette, ignore, élimine, oublie l'homme le plus pratique, le poète le cueille, et par son art lui donne quelque valeur."

Au cours de ces pérégrinations, comme tu le dis, te bornerais-tu à recevoir, à glisser en toi ce que plus tard, tu choisiras chez toi, qui se sera décanté pour donner du réel une vision plus profonde, plus élaborée, donc plus proche

de lui, de toi ?

Marie-Claire, pour la suite, envoie-moi, veux-tu, une carte d'Auvergne ou de Bourgogne. Tu sais "le Curieux" de Conques qui accompagnait ta première réponse, ce Curieux, aussi curieux que moi qui te presse de questions, je l'ai placé sur mon bureau, contre une pile de livres dont il semble s'extraire, s'arracher, se défaire.

Une tension, certainement, cher Richard, je la vis. Mais pas sous la forme de l'écartèlement entre l'ange gardien et l'affreux diable, peut-être destiné d'ailleurs à un premier degré de l'instruction du fidèle, puisque le chapiteau qui le représente est situé dans la tour-porche, avant qu'on entre dans le sanctuaire.

C'est là que je m'imagine la mère de Villon, qui "oncques lettre ne lu(t)", prise à cette vue de "joie et liesse" d'un côté, de "peur" de l'autre. Je ne sais s'il faut que je me félicite d'avoir "lu", quant à moi, bon nombre de "lettres". Mais c'est ainsi. Et ceux qui en ont fait autant, au cours des siècles, ont souvent pensé que le diable est beau et attirant, continue à participer de la nature de l'ange qu'il était au départ. J'utilise les mots du christianisme, quoique n'étant pas croyante : après tout, cette idée, dont on pourrait trouver diverses formes de Denys l'Aréopagite à Dostoïevsky, peut se traduire dans quelque vision du monde que ce soit.

Au départ, il faut bien avouer que le diable (pour continuer à le nommer ainsi) est un grand maître du jeu, étant donnée la force de dissolution qu'il a installée. Un monde où la mort règne et où l'on ne peut survivre, végétal, bête ou homme, qu'en mangeant les autres, est d'emblée tourné vers cette dissolution. J'espère de tout mon cœur qu'il n'en existe pas d'autre dans l'univers.

Quant à l'homme, au total, il a beaucoup empiré cet état déjà déplorable. Les belles âmes veulent faire croire le contraire. Mais il suffit de faire le bilan du siècle qui vient de se terminer... Le pire du "diable", c'est qu'il a réussi à faire croire qu'il n'existe pas. On n'ose plus guère, il me semble, en parler chez les croyants. Et beaucoup de ceux qui ne le sont pas pensent, contre l'évidence, que l'homme est bon naturellement. Fleurs, petits oiseaux, harmonie première de l'homme et de la nature, non, non, ce ne sera pas mon rayon !

Le diable, pour moi, c'est une utilisation d'énergie mal comprise, mal réfléchie, qui finit par désintégrer votre personnalité et celle des autres. L'ange, c'est une utilisation d'énergie pour aimer la multiplicité du monde, pour chercher à minimiser dans la mesure du possible les dissolutions, pour essayer d'aller au-delà de la mort obsédante. L'ange est là, dans l'amitié, l'amour, le "non" au catastrophisme, l'existence d'une parole (aussi bien en musique ou en peinture) qui ouvre sur un "ailleurs" et un "autre chose", tout en restant très présente dans le monde. Je ne sais pas pourquoi on ne dirait pas que ce sont des illuminations.

Mais il s'agit bien dans les deux cas d'utiliser la même force ; et sans arrêt elle oscille, elle nous jette dans des embarras ; ce n'est pas simple, c'est, comme on dit justement, le diable... Suicide, folie, violence en tout genre, ou lâcher - tout et fuite (ne serait-ce que dans une situation sociale), c'est tellement attirant ! Sans compter la question : si je trouve une sérénité, est-ce que je ne me trompe pas ? Est-ce qu'elle n'est pas une imposture ? Je ne dirai certainement pas que "qui veut faire l'ange fait la bête", mais en donnant aux mots un sens symbolique, que "plus on cherche l'ange, plus on risque de rencontrer le diable".

Aussi je crois que l'ange, toujours figurément, est à la fois désirable et terrible, comme le disent mes poèmes de *Sans lieu sinon l'attente*, "l'ange au temps rond", "solitude de l'ange", etc., jusqu'à "Sans cadastre" : "De la rose à l'inadmissible / l'espace étroit comme une trace d'ange / est arpenté par le poète. /.../ Toujours tremblent les lieux. La marge / Envahit le centre incertain de notre parole. / Et notre double / très doucement se décale de nous /.../"

N'empêche !... Chercher l'ange, malgré tout, l'écouter, célébrer l'ange !

Pour répondre à ta seconde question : au cours de mes voyages, il faut croire je le célèbre autrement, l'ange, qu'en écrivant des poèmes, ou en prenant des notes... J'ai pris des tombereaux de notes dans ma vie de critique et d'universitaire. Peut-être que là est la raison de ma méfiance

envers elles, quand il s'agit de poèmes. Elles me semblent figer les impressions et les sensations ; puis faut-il croire ces dernières si intéressantes, toutes, qu'on cherche à les retenir par la queue ? Quant aux poèmes, j'ai besoin d'une distance. Des jours, des mois ou des années après, il revient une lumière, une figure, une scène. Impossible d'écrire sur le coup ! Je ne prends pas non plus de photographies. Juste des cartes postales de temps en temps, pour les envoyer aux amis, comme tu sais. Ce sont bien sûr des cartes pour lesquelles j'ai éprouvé une attirance. Mais je n'en fais pas d'album. Elles sont dans mon tiroir à correspondance, en tas épais et confus. C'est souvent en les reprenant que je comprends pourquoi elles m'ont convenu.

Alors, tu vois que je voyage, sinon comme une valise, du moins comme un vase à entasser des visions et des surprises, qui sont destinées à filtrer. Ici me revient (sans que j'aie eu à prendre note !) la salle du musée d'Angoulême destinée à célébrer le passé. Je ne connais pas le conservateur ou la conservatrice ; en tout cas il (elle) doit posséder un bel humour, bien mis en œuvre. Le musée possède des pièces rarissimes et très belles. En dehors de cela, des choses d'intérêt qu'on peut appeler divers : comme des cahiers d'école, des outils des siècles passés, de vieilles affiches, des vêtements et ornements de diverses provenances, des animaux empaillés... Toutes ces choses-là ont été disposées sans ordre apparent dans des vitrines, dans un espace superbement éclairé, et précédé de lignes de Simone Weil sur l'importance du passé, seul moyen pour nous de vivre l'avenir. Comme elle a raison ! Et comme il est vrai que, mis à part quelques objets phares, le passé est en nous tel un fouillis d'où surgit (pourquoi, comment ?) une chose humble et fondamentale... J'imagine qu'à l'article de la mort on revoit une chose comme ça. Ne parlons pour l'instant que de vie, cher Richard, et de l'essentiel de vie que représente l'écriture. Le réel prend ce chemin-là pour entrer dans mes poèmes.

©Béatrice Bonhomme et Hervé Bosio (revue *Nu(e)*) – tous droits réservés

Suite de la mise en ligne d'un dossier en trois volets consacré à Marie-Claire Bancquart. Après un [entretien de cette dernière avec Richard Rognet, hier](#), voici aujourd'hui un nouvel entretien recueilli un peu moins de deux ans plus tard.

2. Entretien entre Jean-Claude Renard et Marie-Claire Bancquart, paru dans le numéro 24 de la revue Nu(e), en décembre 2002

Cet entretien se présente sous une forme particulière. Jean-Claude Renard avait d'abord écrit un texte d'introduction sur la poésie. Il a pensé ensuite qu'un entretien serait plus vivant et complet, surtout s'il avait lieu entre lui et un poète dont la vision du monde est très différente (ce qui n'empêche entre nous, depuis des années, une entente et une amitié profondes). C'est à partir de son texte que j'ai posé des questions : demandes de plus longues explications, ou amorces de discussion. Ces questions, et les réponses de Jean-Claude Renard, sont ici écrites en italiques, alors que le texte premier est en capitales.- Marie-Claire Bancquart

Je dois d'abord préciser ici que je considère, en poésie, les notions d'"ancienneté" et de "nouveau", de "passé" et de "moderne", comme purement historiques. Il s'ensuit que je tiens ce qu'on appelle une œuvre de l'art littéraire pour classique -c'est-à-dire pour indépendante de tout type de "mode", et pour sans cesse vivante, unique et potentiellement universelle- malgré les variations phonétiques, orthographiques, grammaticales, sémantiques, survenues depuis l'époque sociale et culturelle où le poète composa le texte .

- Est-ce que tu ne penses tout de même pas que les circonstances de l'histoire, ou de la civilisation, ont une forte influence sur les poètes et sur la poésie?

Je voulais insister ici sur le fait que tout poète s'est trouvé comme nous dans des circonstances personnelles et collectives pénibles, voire dramatiques, et s'est posé des problèmes intemporels touchant la destinée. D'Aubigné a dû traverser, durant les guerres de religion, des crises comparables aux nôtres durant les conflits que nous connaissons et avons connus... Les accents de Villon, de Rutebeuf, de Ronsard, nous touchent tout autant que ceux de Baudelaire et des poètes contemporains... Tout poète (car je parle bien entendu pour tout pays, pour toute époque) se situe en poésie devant un mystère perpétuel.

Cela ne signifie pas que la circonstance historique, dans sa spécificité, soit indifférente ! Ainsi, la place énorme qu'ont prise récemment les techniques dans notre civilisation place le poète devant un état ...comment dire?

- D'urgence ?

- C'est cela, parce que les techniques, quand elles dominent, ont un effet dé-spiritualisant, et changent donc les mentalités. Le poète a sans doute plus de mal actuellement qu'il y a cinquante ou cent ans à se faire entendre. Il ne peut plus guère non plus, dans la désillusion où nous ont plongés les échecs des grandes idéologies, proposer aux hommes les images d'un âge d'or situé dans le passé ou le futur. L'utopie...

- Tu penses qu'elle offre maintenant une hypothèse intenable ?

- Ah, il me semble qu'elle ne disparaît jamais tout à fait, mais qu'elle se replie à présent dans l'inconscient, ou dans le subconscient des poètes qui la transmettent au lecteur. J'ai parlé d'un mystère perpétuel qui se propose à eux : il ne va pas sans quelque ouverture vers un espoir, fût-il minime et intime. Mais la société, elle, n'est actuellement guère porteuse de cet espoir.

- Donc, en ce moment, la situation du poète serait plus difficile que jadis ?

- Plus paradoxale en tout cas: d'un côté, oui, sa place est instable et semble minime; de l'autre, sa parole est une de celles dont notre monde aurait le plus grand besoin. Mais cette situation n'est pas inédite sans doute! Elle doit revenir lors de chaque tournant de civilisation. Peut-on se croire exceptionnel ?

- Je me pose des problèmes à propos de ce que tu écris des œuvres classiques. Il me semble qu'en France du moins, le terme "classique" ne va pas sans une ambiguïté, parce qu'on l'applique le plus souvent à une certaine époque de notre littérature, qui édicte des règles d'écriture strictes.

- Oui. J'aurais plutôt dû parler d'œuvres dont le sens, l'émotion, sont généralisables à tous, et à tout moment. Pour ce qui est de l'écriture, assurément elle a varié, elle, et l'écriture "classique" n'en est qu'un épisode. Depuis que le vers classique s'est assoupli, que sont utilisés le vers libre et le verset, sans parler du poème en prose, chaque poète tire le rythme de son écriture de son univers, de sa respiration propre. Pas plus facile d'ailleurs que de suivre des règles établies!

*

On comprendra donc que je m'autorise de cette conception, qui ressortit à ma seule nécessité créatrice, pour publier dans le présent numéro de *Nu(e)* les "poèmes-chansons" (sur l'eau, le vent, le feu, le sang, la mort, le printemps et l'automne, les derniers temps), qu'aurait pu, du moins je l'imagine, chanter quelque troubadour d'oc du haut moyen âge.

- Avec les modifications inhérentes au temps que nous avons dites. Mais on sent bien que tu parles des émotions et sensations d'un homme qui s'exprime avec simplicité, que ce soit en langue d'oc ou dans notre français actuel.

- Et si je me compare à un troubadour, c'est que je suis né et que je suis resté un méridional, attaché aux couleurs et aux formes méditerranéennes.

*

Pourquoi cette mixité? Parce que je recours à une écriture rythmique encore propre à l'essence de la prosodie française, et parce que si le son et le cri apparaissent dès l'origine, puis la parole (au sens profane et sacré, laïc et religieux: celui de la spiritualité chrétienne mais œcuménique et éclectique à laquelle j'adhère), puis les signes graphiques, puis le retour actuel à l'oralité décrivent une évolution dont je fais partie.

- Retour à l'oralité : est-ce que cela signifie qu'on cherche à dire la poésie, actuellement, beaucoup plus que naguère ? Ou qu'il serait suffisant de la dire, sans que ceux qui l'entendent aient besoin aussi de la lire ?

- Cela, non, non. C'est la chanson qui est dans ce cas; il y a de très bonnes chansons, mais ce ne sont pas des poèmes: elles visent à créer un effet immédiat; elles doivent le faire. Un poème aujourd'hui (un "poème-chanson") peut vouloir directement atteindre le public par son rythme et son sens. Il le veut sans doute plus que du temps, mettons, de Mallarmé! Mais il n'en reste pas moins nécessaire de le lire, parce qu'un poème comporte non pas un, mais plusieurs sens, qui ne peuvent se développer que si on le prend ou le reprend sous forme écrite. Lecture en public, certes. Mais le poème demande aussi la lenteur et la solitude.

- Je crois que tu devrais expliquer ce que tu entends par "œcuménisme", et faire un peu l'historique de ta position vis-à-vis de lui, et du christianisme.

- Sans doute. D'abord parce que le terme d'œcuménisme peut prêter à confusion. Le mien n'est pas celui de l'Église catholique, qui ne me semble pas suffisant. Il ne s'agit pas seulement de ne pas être hostile aux autres religions. Je crois qu'il faut respecter et chérir le choix personnel de tout être, qui a élaboré, par rapport au mystère de notre destin, le mode de pensée le plus nourrissant pour lui. Cette pensée peut se rattacher aux religions révélées, ou à un spiritualisme qui ne reconnaît pas de Dieu, comme ce fut le cas par exemple pour Guillevic.

Si maintenant je fais un bref retour sur mon cheminement personnel, je parlerai d'abord de ma très grande foi catholique spontanée quand j'étais enfant, puis d'une période de doutes et de questionnements durant mon adolescence: ils étaient d'autant plus forts que je me trouvais dans un collège religieux. Tout dogmatisme m'était une gêne. J'ai ensuite, et pendant vingt ou vingt-cinq ans, perdu la foi; j'ai même traversé, à la suite de la perte de ma petite fille, une période occultiste dont je ne voudrais pas parler davantage. J'ai ensuite retrouvé la foi; j'ai rétabli en moi une conscience du mystère qui a le nom de Dieu avec majuscule - dieu avec une minuscule, dans mes poèmes, c'est le nom du mystère que tous peuvent ressentir. Aujourd'hui, j'ai effectué un retour à la pratique catholique en assistant à la messe, car ma foi passe par Jésus-Christ, archétype pour moi de l'incarnation et résolution accomplie de l'équation humano-divine (mais j'accepte bien l'idée que pour d'autres, l'archétype soit Bouddha ou Mahomet). En revanche, je suis toujours rétif à certains enseignements de l'Église. Par exemple, je ne crois pas à l'enfer éternel. Le mal existe. Mais il ne vient, selon moi, que des imperfections du monde et de la nature humaine. C'est cela seul qui le fait être. Dieu n'y est pour rien...

*

Le "demain" de l'oralité m'oblige à demander si elle sera capable de rester telle qu'aujourd'hui et transmissible, dans le continuum spatio-temporel, sans utiliser un support, de quelque nature qu'il soit -psychique ou somatique, immatériel ou matériel- lequel reconstituerait alors une forme étonnante de graphisme. Je pose la question à qui voudra bien y répondre. Mais je sais que seul l'avenir (ce "futur indéfini") le pourrait.

- Tiens! Ne serions-nous pas un peu dans cette utopie intime dont tu parlais?

- C'est ma foi vrai. Je pense à une nouvelle manière d'écrire qui serait comprise par tous les hommes, un peu comme l'écriture chinoise est comprise par tous les Chinois, quelque langue qu'ils parlent localement. Mais, plus fort encore! , cette écriture universelle serait réservée uniquement à la poésie. On peut rêver...

*

Je tiens la poésie pour le lieu et la formule verbaux d'une manière particulière d'être, de connaître, d'agir qui -comme un voyage spirituel nourri de constantes et insolites découvertes- renouvelle sans cesse le regard et la pensée.

- Peut-être que par cette formule, tu te définis un peu abstraitement, alors que le concret joue un rôle fondamental dans tes poèmes

- Certes, je ne dirai jamais assez qu'un voyage spirituel se déroule sur le double plan du corps et de l'âme. Et encore, je les sépare trop, car je ne reconnais pas de dualité: nous sommes corps-et-âme, confondus. Les choses du monde nous sont nécessaires. Elles aussi participent du mystère, puisque, plantes ou bêtes, elles sont susceptibles de ressentir des affects ou des émotions.

*

Grâce au langage à la fois oral et écrit, unique et en même temps potentiellement universel qui incarne et exprime ces fonctions, la parole poétique fait de celles-ci des signes transmissibles et partageables.

Mais ce langage ne rend pas réellement présent ce qu'il dit. Il n'en peut proposer qu'une virtualité néanmoins efficace par l'émotion qu'elle produit -laquelle entraîne une première métamorphose intérieure. Tout se passe cependant comme si l'on voyait les choses encore inconnues, et même la face cachée des choses familières, se révéler à travers une vitre transparente mais incassable, qui empêche de les toucher et de les posséder dans leur pleine réalité.

En somme, que ces choses soient vraies ou imaginaires, le poème ne donne de leur existence (par les mots, dans les mots ou au dehors des mots qui les nomment) qu'un reflet opérant plus ou moins sur l'esprit d'autrui.

- Le langage comme virtualité du réel présent ou passé... Oui, mais par les mots, n'y a-t-il pas une autre réalité qui se crée? Tu évoques un souvenir d'enfance, par exemple. Cela ne va pas faire surgir de nouveau les choses du passé. Mais tu as vécu entre-temps, et ton souvenir est passé par le filtre de tout ce que tu as vu et senti. Il en est enrichi, transformé. Si bien que le "réel" du passé, s'il surgissait, ne correspondrait pas non plus à ce que tu dis.

- C'est vrai. La poésie possède un dynamisme interne et actif, que j'ai trop négligé de faire sentir dans ces lignes. En fait, si le poème d'un côté est en manque, d'un autre côté il crée un ajout. L'imagination, cette "reine des facultés", est productrice d'un mixte dont la présence est indiscutable.

*

J'ajouterai que -naissant de tous les éléments dont se compose la vie, consciente et subconsciente, de chaque poète, et entreprenant aussi de dire le mystère, le sacré, l'indicible- le poème semble parfois devenir, aux extrêmes limites où se rejoignent la parole et le silence, une sorte de témoignage des spiritualités et, par suite, un monde de célébration susceptible d'éclairer l'existence et de commencer à se charger de signification. En d'autres termes, le poème est, pour moi, un acte verbal porteur d'un appel à lutter contre toutes les forces négatives ennemies de l'accomplissement progressif et positif des êtres humains, en même temps qu'une langue de combat contre toutes les formes de la mort.

Enfin, il arrive qu'au cours de ses explorations les plus profondes, le poème -déjà "voyant" au sens rimbaldien- se fasse prémonitoire et même prophétique.

©Béatrice Bonhomme et Hervé Bosio (revue *Nu(e)*) – tous droits réservés

A suivre par un article de Béatrice Bonhomme sur Marie-Claire Bancquart.

Je termine la publication de l'important dossier consacré à Marie-Claire Bancquart et riche déjà de deux entretiens avec [Richard Rognet](#) et [Jean-Claude Renard](#) (tous deux publiés en 2001 et 2002 dans le revue Nu(e)) par un article de Béatrice Bonhomme. Il s'agit d'une contribution au colloque de Clermont Ferrand "Voi(es)x de l'Autre : poètes femmes XIXe-XXIe siècle" qui s'est tenu en novembre 2007 à Clermont-Ferrand. Je remercie chaleureusement Patricia Godi, responsable de ce colloque, de m'avoir permis de publier cette contribution de Béatrice Bonhomme qui sera incluse dans le recueil des Actes du colloque qui paraîtra dans le courant de l'année 2009

3. Présence du corps dans l'œuvre de Marie-Claire Bancquart, par Béatrice Bonhomme

Là où il y a la vraie tragédie de l'homme, là aussi il y a la poésie. Marie-Claire Bancquart écrit : « *il n'y a pas de recette, ni de généralité mais autant de présences du sujet poétique que de poètes* » (*L'Incertain*, 5). Vis-à-vis du corps, chaque poète a donc une expérience, un vécu, une parole différente mais que le corps soit au centre même de l'expérience poétique de tout poète paraît, en revanche, évident. Et qu'écrire un poème, c'est répondre à un appel de l'organisme (*L'Incertain*, 43)^[1], comme l'affirme Marie-Claire Bancquart, cela semble également très vrai. Le poète sans cesse en choc et en rupture écrit « *pour que le corps devienne la horde des mots* » comme le formule Pierre Dalle Nogare dans *Récit des images*. Marie-Claire Bancquart est ainsi sensible à certaines évocations chez Michaux de ces « *corridors des os longs et des articulations* ». Daniel Leuwers, dans son livre *L'Accompagnateur*, déclare pourtant à propos de Philippe Jaccottet : « *A tous les poètes qui se forcent ou s'efforcent et qui aiment aujourd'hui à se réclamer de la langue du corps, ce gadget qui sert le plus souvent de bouée de sauvetage, Philippe Jaccottet apporte cette modeste mais irradiante réponse : Je ne respire qu'oubliens de moi. C'est le triste souci de ma peau qui m'empêche d'être un vrai poète* ». Or il me semble qu'il faut relativiser cette réflexion de Leuwers car, même chez Jaccottet, s'il faut exorciser cette présence de la peau au profit de la liberté élargie du sujet personnel, cette peau s'impose dès les premiers poèmes du recueil inaugural *L'Effraie* où l'oiseau réveille l'odeur de la pourriture au petit jour alors que « *déjà sous notre peau si chaude perce l'os* ». La présence du corps liée à la mort est récurrente, le poème permettant de fouiller ces décombres, ces caisses, ces gravats sous lesquels le corps est enterré « *ordure non à dire/ à voir/ mais à dévorer* ». Un autre poète, Pierre Jean Jouve a, autour des années 30, placé le corps au centre de sa poésie. Pour Jouve, suivant les leçons freudiennes, l'écriture est un support de jouissance, un partenaire avec lequel l'auteur entretient des rapports amoureux de l'ordre du désir ou du morbide. Cette vision du corps, du corps textuel ou plutôt du texte comme corps peut paraître ambiguë car elle nécessite un transfert. Et c'est Roland Barthes qui s'interroge ainsi : « *A moins que pour certains pervers, la phrase ne soit un corps ?* » James Sacré, quant à lui revendique cette ordure du corps, cette saleté comme tissu même de son écriture : « *cette présence du corps, de la saleté est aussi présence d'une saleté maintenue dans ma façon d'écrire* ». Dans sa réflexion sur le corps, il s'inscrit dans la lignée de Francis Ponge pour lequel le lieu poétique est lieu corporel, le travail poétique étant d'abord travail manuel dans lequel il faut fixer la plume au bout des doigts... Le lien du corps et du texte n'est donc pas vraiment idée nouvelle, nous n'avons qu'à nous rappeler ce texte si connu de Roland Barthes : « *Le texte a forme humaine, c'est une figure, un anagramme du corps.* »

Nous avons volontairement évoqué dans cette introduction des écrivains hommes. Venons-en maintenant aux femmes, même si l'idée d'écriture-femme ou d'écriture féminine m'est quelque peu étrangère dans la mesure où je pense que l'écriture n'est ni homme ni femme. Et Marie-Claire Bancquart semble d'accord avec moi sur ce point : « *Quant à découvrir une féminité dans les poèmes des femmes, je donne ma langue au chat. Peut-être que les poètes hommes ont une part féminine particulièrement développée, ou alors c'est l'inverse pour les femmes poètes qui utiliseraient leur part masculine ? Toujours est-il que, plusieurs fois, lors de lectures avec des amis poètes devant un public peu averti de nos écritures, nous avons échangé nos poèmes et donné à deviner de qui ils étaient. Le pourcentage d'erreurs a été on ne peut plus considérable* »

(*L'Incertain*, 56). Puis se demandant à elle-même pourquoi le corps, l'intérieur du corps, les petites choses restent son sujet de prédilection, elle répond avec ironie en imitant ses lecteurs : « *Mais comment donc : c'est parce que je suis une femme interprètent certains lecteurs. Et je parle des bons lecteurs. Nenni !* ». A un autre moment elle s'exclame : « *Qu'on ne me parle pas une fois de plus de monde féminin dans ce poème. J'écris la femme parce que j'en suis une* » (*L'Incertain*, 23). Ainsi, il n'y a pas plus d'écriture femme que d'écriture homme et tout reste, heureusement, hybride dans un monde de passage et de porosité. *Poeta* en latin était utilisé pour Sappho comme pour Virgile. L'écriture des femmes comme celles des hommes, est donc également intéressante dans ses rapports au corps. Marguerite Duras, par exemple, qui s'exclame « *On ne peut pas écrire sans la force du corps* » (*Ecrire*, p.29) et dont l'écriture est caractérisée par des mouvements incessants de giration, d'entremêlements, de ruptures et de recommencements. C'est le corps qui écrit « *je vis le texte comme un corps, comme la projection d'un corps et de son image* » déclare Anne-Marie Albiach. Marie-Claire Bancquart développe, elle, une poésie du corps particulièrement profonde, entre jachère d'univers et jeu d'entrailles, c'est-à-dire au point de jonction entre le cosmos et le corps : « *C'est comme cela qu'il est précisément le corps. Perceptions, sensations incessantes et vocation à la mort* » (*Nu(e)*, 11)^[2]. En arrachant de vive lutte ce qui définit au plus intime la mort, la présence fait l'épreuve de cette mort. Pour Marie-Claire Bancquart, le corps est l'expérience primordiale et paradoxale tout à la fois, qui permet d'être au monde et qui en même temps emprisonne dans le carcan de l'insupportable poids des choses : « *Tu pèses son corps à son poids* ». Le corps, c'est la première expérience au monde, l'être au monde, dans la pesanteur, la fermeture et le malaise : « *plâtrée que je te plâtre, encoconnée des pieds à la poitrine dans une prison, sanglée sur un matelas encastrée dans le cadre d'un chariot.* » (*L'Incertain*, 16). C'est le corps primal, l'expérience du corps brutal, d'une terrible brutalité, d'une sincérité absolue, d'une simplicité sans détour possible : le choc sourd et glacé de la maladie sur le corps. Ainsi le poète commence sa vie en côtoyant la mort, en se sachant menacé par elle dans l'incarcération du plâtre et « *touchée par une sensation spéciale de l'espace* ». Tout commence avec la sensation terrible de la séparation, l'épreuve douloureuse d'une distance à soi, aux autres et au monde. La sensation se module en sentiment d'étrangeté, de solitude, d'exil. Se propage alors comme un malaise d'être au monde, creusant des distances multiples. « *Je ne parle pas, il est vrai, volontiers de mon enfance, qui n'apparaît guère que très transposée dans ce que j'écris. J'ai vécu alors aussi mal que possible. Plâtrée des pieds aux bras, et allongée pendant des années, à cause d'une tuberculose* » (*Sud*, 25)^[3]. « *Quand, avant les années 50 et la découverte des antibiotiques, la tuberculose s'attaquait aux os, on mettait dans le plâtre le malade et on attendait. Il arrivait assez souvent que la mort vienne. Autrement, il s'en sortait avec lenteur. Ainsi ai-je attendu cinq bonnes années 1937-1942 et 1948-1949 sans pouvoir bouger autre chose que les bras et la tête* » (*L'Incertain*, 11).

L'expérience du corps est donc tout d'abord quelque chose de très étroitement carcéral, c'est l'étouffant couloir du serpent, les couloirs des muscles qui font mal, impossible d'oublier cette enveloppe charnelle qui se rappelle douloureusement à nous : « *notre corps enfermé dans son sac de peau nous fait signe que nous appartenons au monde charnel* » (*Nu(e)*, 12) Et cette expérience primale de la maladie crée secondairement le sentiment d'être comme en retrait du monde, dans un incommunicable absolu : « *j'ai rencontré le même sentiment chez d'anciens déportés : on a l'impression d'avoir connu quelque chose, non tellement indicible — tout peut se dire — qu'indécent vis-à-vis des autres vies. Pas indicible mais pas à dire* ». « *On a tellement changé, maigre, les yeux grands, qu'on est comparé à ceux qui sortent des camps d'extermination* » (*L'Incertain*, 13). Alors ce qui doit être tu, ce qu'on se sent obligé de taire, ce qui est profondément secret, est aussi ce qui irrigue, ce qui marque souterrainement une œuvre. Car en même temps qu'il existe cette sensation carcérale du corps, il y a aussi une creusée qui se poursuit, seule, à l'intérieur comme si le corps était travaillé de l'intérieur par la mort, quelque chose qui dans nos corps vit et creuse sans nous, d'une existence indépendante. Cette vie indépendante du corps qui se poursuit sans nous obsède littéralement Marie-Claire Bancquart : « *Cela prolifère hors de notre désir, en relation directe avec le monde* » (*Sud*, 29). Ainsi le troisième temps du corps après la brutalité et la mise à distance, c'est l'étrangeté. Ce désir alors de pouvoir scanner son propre corps et de tenter de comprendre ce qu'il y a à l'intérieur : « *Notre sang, nos os, nos*

entrailles, nous ne les voyons pas, sauf circonstances peu souhaitables. Nos cellules se renouvellent sans notre accord. On se demande si on est ami ou ennemi de ce même et autre qu'on était il y a quelques années. On est scanné par une vie dont on ignore le terme. » (Nue, 12). Ainsi le corps va sa vie, va sa mort, sans nous demander notre avis et le corps est comme un destin, notre destin qui serait nous-même sans pourtant nous appartenir : « *depuis que fœtus depuis que réunion spermatozoïde-ovaire, irrévocable/ je suis en rodage de la mort* » (L'incertain, p. 2). Vocation à la mort qui est la nôtre, tout en nous restant profondément, essentiellement, étrangère. Il y a sentiment intense de l'étrangeté, « *l'étrangeté d'être soi mais habité par des organes qui vivent d'une vie indépendante sans qu'on puisse grand-chose sur eux est sûrement celle qui m'a frappée le plus tôt et qui a été à l'origine même de mon écriture. Donc, à cet égard, vous pouvez vraiment dire qu'elle est une respiration, une pulsion de mon corps* » (Sud, 24). On continue son chemin alors qu'à l'intérieur ça travaille, ça caillasse : « *C'est ailleurs, ça tabasse dans les viscères* » (L'Incertain, 1) Et Marie-Claire Bancquart d'accepter de façon un peu ironique l'épithète dérisoire de "lyrique" si tant est que « *cette présence du sujet poétique sort bien des entrailles, du je et de ses os* » (L'Incertain, 3). Car le corps est habité par des organes qui vivent sans dépendre en rien de nous : « *ils se battent, se contractent, se gonflent, pourrissent sans que nous puissions rien sur eux [...] Nous sommes habités par l'étrange étranger. Comme nous aimerions tourner nos yeux sur nos poumons, par exemple ! Tâter les membranes qui entourent nos os ! mais c'est justement notre plus intime, ce par quoi nous vivons, qui nous échappe sans remède* » (L'Incertain, 20). Venir de cette expérience, naître poète dans cette expérience du corps, donne sa forme à l'être au monde et à l'écriture. Une telle expérience ancrée, enracinée dans la souffrance de l'enfance, on ne peut vraiment jamais l'oublier. C'est pourquoi écrire de la poésie pour Marie-Claire Bancquart, « *c'est grave comme on dit une maladie, un attachement grave. C'est lourd, ça vient des entrailles et ça y retombe, c'est une interrogation* » (L'Incertain, 5). L'enfant subit ce qu'elle ne devrait pas subir. Elle voit ce qu'elle ne devrait pas voir lorsque par la fenêtre elle aperçoit une charrette pleine de morts. Il pourrait y avoir alors tentation d'abandonner, d'abdiquer, de perdre la vie. L'abandon comme détresse, course à la mort. Et, paradoxalement, ce sera ce corps malade et souffrant, cette lucidité trop précoce devant la mort, qui permettra d'être encore au monde, de pouvoir exister de cette vie intense adossée à la mort, de choisir, malgré tout, le chemin de la vie. Abdiquer devient simplement refluer vers l'arbre, s'harmoniser aux éléments, se fondre dans le végétal, le minéral, perdre le moi, se dépersonnaliser. La séparation devient la source du poème, elle est accueillie et surmontée en création de réseaux et de distances habitables. Ecrire, c'est bien sûr ne jamais oublier la solitude du corps et sa détresse. Mais écrire, c'est aussi survivre. Par le texte, l'être humain se sent un peu moins étranger au monde, un peu moins impuissant devant les ruses brillantes et sordides du temps et de la mort. Et la maladie du corps, l'incarcération du corps donne, comme chez Claude Simon, immobilisé lui aussi par la maladie durant des années, une autre vision sur le monde, c'est apprendre à regarder, c'est apprendre le regard à hauteur des choses, ni le point de vue de Sirius, ni la perspective de grenouille, donner son regard aux choses, confier une attention aux choses. La poésie, c'est le regard par la fenêtre, la contemplation qui annule la différence entre le percevant et le perçu et donne de devenir tout ce qu'on croirait hors de soi. Rassembler sur soi veut dire être plusieurs, s'articuler multiple. La richesse vient du retournement, je me retrouve si je me perds. Voir de loin, c'est approcher le principe de nécessité intérieure. Voir suppose la distance, la décision séparatrice, le pouvoir de n'être pas en contact et d'éviter la confusion. Mais voir signifie aussi que cette séparation est devenue rencontre. La poésie suppose dès lors une disponibilité, un accueil aux choses : « *ça change la vie, la vision, l'importance des choses. Le moindre petit caillou que l'on met dans votre main compte beaucoup : le contact avec un concret qui n'est pas celui de la maladie. Mais aussi de ce concret-là, se servir pour susciter des, comme dit Rimbaud, des Hallucinations* » (L'Incertain, 11). Car quand le corps devient prison, il n'y a qu'un choix : « *crever ou s'entraîner aux fantasmes des yeux. Plafond surface toujours prête, blanc uni, grand teint, brillant un peu/ se dépouille / lentement/ de la nuit* » (L'incertain, 12). Comme Jean Giono dans sa cellule. D'une telle détresse, d'une telle solitude, d'une telle souffrance, on s'en sauve uniquement par « *hallucination simple* ». C'est la grâce de l'étonnement, c'est une façon de voir de biais, oblique, et par les fenêtres comme ouverture au monde : « *moi, c'est à la fenêtre de mes sept ans et demi que je suis restée*

» mais ce regard de créateur, ce regard biaisant, est complexe et fait aussi bien apercevoir la beauté du monde qu'une tête de mort ou qu'une charrette sur laquelle sont sanglés plusieurs corps dont le sang dégotte sur le macadam. Arrêt de l'oeil sur le trauma qui fait se perdre et se trouver en même temps. Et ces morts sont aussi la propre mort du poète encore enfant : « *Les voilà, mes semblablement à moi sanglés, plâtrés. Mes morts. Ce sont toujours mes morts. Ma famille. Dans ma galerie des glaces, toujours un des miroirs les reflète* » (*L'Incertain*, 18).

Cette compagne, la mort, qui donne une vision horizontale permet aussi de conférer aux objets les plus minces une singulière présence. Comme un horizon grâce auquel on mesure la violente beauté de certaines situations ou de certaines choses (*Nu(e)*, 26). Une déchirure ontologique détruit la rêverie, mais par les failles, laisse entrevoir la beauté et la poésie de Marie-Claire Bancquart, conçue dans la souffrance et la lucidité terrible du précaire, contient, malgré tout, le caractère miraculeux de toute rencontre. Rencontre de l'arc-en ciel non exilé du tableau (*Rituel*, 119)^[4], des oranges primevères dans la fête du monde (*Rituel*, 119), de la peinture, de la musique ou de la poésie. Dans un état d'accueil, de disponibilité intérieure, tout peut devenir événement jusqu'à la chambre et le drap, le pain, la mousse, le renard, les herbages qui déteignent, la nudité des labours, la prune offerte dans une main. Telle est la beauté de l'ormeau solitaire. Telle est la couleur assourdie dans la floraison des bruyères, telle une douceur violette sur le violet sombre du fruit, la fleur fade du tilleul. Tels sont les oiseaux et les portes. Telle est la tendresse du bourgeon, la beauté des vieux jardins, le feuilletage de la terre. Traces, signes multiples, intermittents, convergeant vers l'affirmation d'une présence.

Tout, malgré la mort, reste émouvant lien à la vie. La parole rend compte d'un commencement, d'une présence au monde. Cette rencontre merveilleuse, c'est aussi et avant tout celle des mots et des livres, seule compagnie durant cette vie si particulière de maladie et d'exil. C'est aussi la rencontre des choses destinées à disparaître sous leur forme actuelle et qui partagent notre sort précaire entre la présence et l'absence, toujours en dérive d'être et c'est en cela qu'elles sont précieuses. L'expérience éphémère peut aussi être ressentie comme une fête, la fête de la vie : « *le jasmin fleur, alors, c'est autre chose ; pour la première fois de ma vie j'ai senti son odeur dans un cloître en Sicile, elle reste mêlée de chaleur et de volupté* » (*L'Incertain*, 41). La poésie est ainsi liée au plaisir, à la joie car elle est là (43), la poésie permet un rapatriement pour l'exilé, elle donne habitation, tiédeur du corps et des sens.

Et puis le corps a tellement représenté la fermeture, l'incarcération qu'il en est devenu porosité, ouverture : « *le corps, il circule, souple* » (*L'Incertain*, 18). S'ouvrir fermée. Nier l'attachement sans en être au détachement. Perdant le soi dans la création, nous nous trouvons au bord du bois, du silence qui veut marcher, nous sommes toujours vivants et morts, celui-ci et tout autre, moi et non-moi. Vivre, c'est se vivre vivant et mourant, c'est vivre-mourant. Dès lors que l'on devient l'accueil, tout nous accueille. Plotin disant « *je m'efforce de faire remonter ce qu'il y a de divin en moi à ce qu'il y a de divin dans le tout* » exprimait déjà cette symphyse entre macrocosme et microcosme qui devient dans la poésie de Marie-Claire Bancquart l'immanence débordante d'un vers-pli élargi à la dimension du monde. Et le poète va réenchanter le monde. Et le malaise d'être est compensé par toutes les relations au monde organique : plantes, feuilles, lièvres. La poésie devient une certaine façon d'échanger avec le monde. Ecrire c'est aussi s'effacer derrière la voix du monde. Le véritable effacement permet d'être un transmetteur, un passeur et écrire de la poésie, c'est peut-être posséder cette capacité de s'oublier soi-même afin de se nourrir de ce que le monde offre. Fluidité générale de l'univers, échange permanent. La moindre chose renvoie au cosmique. D'où, malgré la souffrance et la mort, le bonheur de ce lien à toutes choses réunies joyeusement au courant général. Par la porosité, l'intervalle se réduit, les formes du monde se déplacent sans arrêt l'une vers l'autre, l'une dans l'autre, et nous parcourons le monde prêts à la vie éparses. Partage du corps avec les animaux, avec le monde minéral ou végétal. Fusion comme symbiose avec le monde. Le poète s'ouvre au monde et aux éléments cosmiques. On ne voit plus les frontières nettes et figées qui partagent les royaumes de la nature. Il y a transmutation de certaines formes en d'autres, dans l'éternel inachèvement de l'existence. Il n'existe pas de cloison entre les règnes,

le poète participe de tous les éléments et il est mêlé au monde. Le corps du poète est un corps-monde élargi aux dimensions de l'univers, zone de passage, zone passagère, en-suspens, point d'équilibre, de déséquilibre, tension entre ciel et terre. Un corps traversé de tensions, un corps élémentaire, d'air, d'eau, de feu et de terre : « *l'idée que je puisse fondamentalement être différente des animaux et des plantes ne m'a jamais effleurée. Ils m'ont bien rendu cette sympathie. Leur sollicitude, celle des livres et puis les rencontres humaines m'ont apporté tellement que je considère après toutes ces années avoir connu des bonheurs autres peut-être mais au total aussi considérables que ceux des autres vies* » (Sud, 27). « *Le monde du corps nous met finalement en circulation avec une sorte de sacré* » et la fascination du monstre, c'est la fascination du mélange des règnes, de l'hybridité, du passage d'une forme à une autre dans les métamorphoses ou anamorphoses de la vie, vers la fusion avec le cosmos. Le poète appréhende en totalité dans l'échange métamorphique de règne en règne. Novalis écrit : « *pour devenir, l'arbre se change en flamme qui fleurit, l'homme en flamme qui parle, l'animal en flamme qui marche* ». Immergé dans le tissu des choses et des êtres, le poète se sent contenir un infini. L'inspiration, c'est alors le sens de l'univers, le sentiment de la nature, l'expérience du Tout. Le poète emmuré dans son corps, se fait un corps à la mesure du monde... Et de la naissance à la mort persiste cette tâche poétique, l'affleurement de l'infini dans les plus profondes épreuves.

©Béatrice Bonhomme

→, juin 2008, la parole des os (poème)

La parole des os

Après notre mort
la parole des os
prend son ampleur.

Rien pour la retenir.

Nos mots-en-bouche sont détruits.

Les mots d'os
s'en vont doucement vers le noir :
enterrement du loup, mues de l'orvet, humus.

Dans la cendre commune
ils célèbrent le délice oblique des profanations.

Puis, nos squelettes reformés, ils reviennent
vers les vivants, pour quelle annonce énigmatique?

A force de battre la nuit
ont-ils outrepassé
la limite du négatif, dans un affleurement d'aurore?

Ce poème est extrait de *Filigranes du corps*, un livre d'artiste, poèmes de Marie-Claire Bancquart et gravures de Michel Roncerel, éditions Manière Noire éditeur.
Je rappelle que [Michel Roncerel](#) a disparu brutalement en septembre 2007.

→ juin 2009, l'oiseau, le poids (poème)

Marie-Claire Bancquart publie *Terre énerguène* au Castor Astral.

L'oiseau. Le poids
de son mince corps

(fourmis déjà
sur les yeux)

je tiens une pierre très friable
qui bouchera le creux
où sa mort l'a tassé

je la vérifie elle me colle à la langue
une fois sèche elle s'ajustera bien
au terrain âpre

il n'y aura plus que l'étendue rigoureuse des Causses

si ce n'est
dans mon sang
ce léger cadavre en vigie.

*

Choses passées de notre vie
les talmudistes disent qu'elles sont en avant

parce que notre avenir se tient derrière nous, aveugles, aveugles
même à la minute qui suit
et nos mains s'ouvrent, mais vers le passé.

Les horloges vont à rebours.

Mais un citron luit
lune sur la paume
en cette seconde précise, qui n'est passée ni à venir.

Toi qui n'as pas de fruit dans ta mémoire,
serre celui-ci,
cajole,
mords
ce cœur blond.

Multiplie le présent.

Marie-Claire Bancquart, *Terre énerguène*, Le Castor Astral, 2009, pp. 87 et 113.

→ juin 2009, note de lecture de *Terre énerguène*, par Florence Trocmé

Il est sans doute inutile ici de rappeler l'œuvre considérable de Marie-Claire Bancquart tant dans le domaine de l'écriture poétique que de celui du travail critique. Après, pour ne citer que les ouvrages poétiques, *Avec la mort, quartier d'orange entre les dents* et *Verticale du secret*, tous deux parus chez Obsidiane, respectivement en 2005 et 2007, voici un nouvel opus de la poète, intitulé *Terre énerguène*.

Dans sa note de présentation du livre, Marie-Claire Bancquart précise que dans *énerguène* elle entend à la fois énergie et organique, deux termes qui pourraient servir d'approche à son travail. Énergie mise à toujours remettre le métier sur l'établi, à assumer une tension très forte, une oscillation entre le pôle sombre, le désespoir et l'autre pôle, celui non pas de l'espoir mais de l'ouverture. Il y a la violence de la mort qui approche mais accord avec les autres, équilibre instable entre centre et absence. Et partout, c'est presque une signature de sa poésie, la profondeur du corps et ses organes.

Les jours peuvent être sombres, on respire, comme l'insecte, comme le platane, « en une vocation commune et mystérieuse ». Et dans un fort sentiment d'intimité avec la matière, celle dont on est composé, mais aussi celle dont sont faits les êtres et les choses qui nous « touchent » de près. S'il y a observation sans concession d'autrui, âpre même souvent, il y a aussi, dans le même temps, accueil de ce dernier, tel qu'il est, « château d'inclinations et de préférences ».

Marie-Claire Bancquart nomme, regarde, écoute. Avec une empathie lucide et dans un va-et-vient constant entre intérieur le plus intime (celui du corps, rarement présent de cette façon-là en poésie) et extérieur, frontières floues, ombres et lumières :

*écoute un peu chanter ta plèvre
avec le vent,
commence alors un feuilletage d'amitié avec l'arbre,
prends-toi pour une paraphrase de l'automne.*

Partout on note cette étrange familiarité avec la chair, sa propre chair et ce corps « plein d'avances maritimes et de sursauts ». Cet intérêt aussi pour l'envers de la peau, l'intérieur du corps qui fait qu'une petite plaie cicatrisant est perçue comme une « lucarne/sur cet envers de nous, vibrant, battant, circulatoire ».

Vibrant, battant, circulatoire : trois mots qui s'appliquent parfaitement à toute la poésie de Marie-Claire Bancquart. On tourne les pages sur un tempo rapide, un peu comme dans un récit car il y a dans ce livre quelque chose de narratif sur un mode particulier, ce rapport au quotidien dans sa simplicité, sa trivialité même parfois. Ce serait l'histoire d'un corps pensant, écrivant, cheminant vers sa fin.

Et qui tente de « percevoir avec le cerveau du chat », « regarder avec les yeux à facettes des mouches » et « comprendre avec l'intelligence d'une seiche » ...

Florence Trocmé

→ mai 2010, Le Printemps des poètes au Luxembourg, par Marie-Claire Bancquart

Le Printemps des Poètes au Luxembourg

« A la fin d'avril, le Luxembourg a célébré somptueusement le Printemps des poètes, sous la présidence de Bruno Péret. L'organisateur de la manifestation était le poète et éditeur de poésie Jean Portante, qui a réuni – le thème du Printemps de cette année étant « Couleur femmes » - onze poètes femmes de nationalités différentes, ou parfois de provinces très distinctes dans une même nation /: Rosa Alice Branco, du Portugal, Elly de Waard, des Pays-Bas, Gabriela Fantato, d'Italie, Anise Koltz, du Luxembourg, Ewa Lipska, de Pologne, Talisma Nasreen, du Bangladesh (sous le coup d'une fatwa, car elle a écrit contre la très dure condition réservée aux femmes dans son pays), Isabel Perez Montalban, d'Espagne, Susanna Rafart, de Catalogne/Espagne, Zoë Skoulding, du Pays de Galles/Royaume/Uni, Tzveta Sofronieva, de Bulgarie, et moi –même, de France. / L'ambassade ou l'institut culturel de chaque pays représenté au Luxembourg avait subvenu à l'invitation. Jean Portante avait traduit les poèmes de celles qui n'étaient pas de langue française : un travail considérable, parmi bien d'autres !

Le premier jour, nous nous rendons dans un des trois principaux lycées classiques du Luxembourg –pour moi, c'est le « Lycée de garçons », qui malgré son nom est mixte. On m'avait demandé d'envoyer d'avance des poèmes, sur lesquels j'ai dialogué avec les élèves d'une classe de Seconde ; ils ont posé de très bonnes questions. Plusieurs d'entre eux avaient participé durant l'année à un atelier d'écriture ; les résultats en étaient matérialisés dans un livre imprimé, dont ils avaient surveillé la fabrication. Tout cela, évidemment, sous l'impulsion d'un professeur. Le soir, rendez-vous à la Kulturfabrik (un centre culturel établi dans un ancien bâtiment industriel) d'Esch-sur-Alzette, deuxième ville du Luxembourg, pour entendre d'abord, avec une particulière attention, Talisma Nasreen, puis une partie des poètes, devant un public très fourni. Le lendemain, nous lisons toutes à Luxembourg, dans l'ancienne abbaye de Neumünster. Et les élèves des lycées qui avaient participé aux ateliers d'écriture lisaient aussi leurs poèmes sur le podium, en alternance avec nous. La salle ne pouvant admettre que trois cents spectateurs, on avait dû refuser du monde. Le surlendemain enfin, celles qui n'avaient pas lu à la Kulturfabrik ont lu dans une belle galerie d'art de Luxembourg, elle aussi comble.

Cinq cents auditeurs en tout pour la poésie, dans un pays qui compte 450.000 habitants... De quoi laisser rêveur, quand on vient de France, et poser des questions. Certainement, l'activité des responsables de ce Printemps, aidés de la secrétaire générale Françoise Piravalli, et de Serge Basso pour la Kulturfabrik, est pour beaucoup dans cette réussite. Mais enfin, elle n'explique pas tout. On peut faire valoir l'extrême capacité de réception et la tolérance d'un pays habitué à un brassage de populations, trilingue (français, allemand, luxembourgeois), et qui ignore les luttes et les ruptures entre les différentes conceptions de la poésie que l'on ne connaît que trop ailleurs. Ce qui compte beaucoup aussi, c'est le naturel avec lequel on reçoit la poésie, dans ce là-bas qui est si proche. Bon nombre des poèmes écrits par les élèves de lycée avaient une réelle valeur ; ils auraient pu figurer, n'importe où, dans des lectures de « poètes reconnus ». Et puis, comme la poésie, pour eux et autour d'eux, peut prendre grâce à cette initiation sa réelle importance, en même temps qu'elle devient familière ! En France, il existe bien des initiatives réussies de ce genre, mais elles sont encore trop isolées. Pourtant, il est une pensée fortifiante : c'est que l'idée du « Printemps des poètes » est née en France, et déjà y porte ses fruits.

Marie-Claire Bancquart

→décembre 2010, « décembre 2010, « Marie-Claire et Alain Bancquart, une gémellité du sens du temps" par Florence Trocmé »

Marie-Claire et Alain Bancquart une gémellité du sens du temps

Journée d'étude Marie-Claire Bancquart
Nanterre, le 1^{er} décembre 2010



Pour mon intervention dans cette journée d'études autour de Marie-Claire Bancquart, j'ai choisi un thème qui me paraît peut-être assez peu exploré et qui est pourtant fondamental, la question de la musique. Mais il ne va s'agir en rien ici de déterminer si l'écriture de la poète est « musicale » !

Je vais partir d'une donnée essentielle de sa vie, le fait qu'elle est mariée et vit, et cela depuis des décennies, avec un compositeur, Alain Bancquart.

Je vais donc tenter, en me basant sur des entretiens et conversations que j'ai eus avec le couple et sur *Qui voyage le soir**, un livre d'Alain Bancquart qui vient de paraître, d'explorer les possibles interactions entre leurs deux langages.



Alain Bancquart

Alain Bancquart est né en 1934 et il a fait ses études au Conservatoire national supérieur de musique de Paris (violon, alto, musique de chambre, contrepont, fugue et composition), puis a occupé le poste de troisième alto solo à l'Orchestre national de France, de 1961 à 1973. Il sera ensuite Directeur musical des Orchestres de Régions de l'ORTF puis Directeur musical de l'Orchestre national de France. En 1977, il est nommé Inspecteur de la Musique au Ministère de la Culture. Il occupe cette fonction de 1977 à 1984, et est parallèlement producteur à Radio France des « perspectives du XXe siècle ». Depuis 1967, il consacre l'ensemble de son travail à l'étude des micro-intervalles.

Il se trouve aussi qu'il a écrit deux livres *Habiter le temps*, paru en 2003 aux Éditions Symétrie et *Qui Voyage le soir**, tout juste paru chez Tschann libraire..

Il faut évoquer d'emblée le point clé de l'œuvre d'Alain Bancquart, à savoir le fait qu'il s'est consacré entièrement à l'étude et la mise en œuvre de ce qu'on appelle les micro-intervalles. Pour dire les choses rapidement, la musique occidentale depuis un peu plus de deux siècles est fondée sur le système dit tempéré qui est un système de division de l'octave. Il consiste à la découper en douze intervalles chromatiques égaux. Généralisé depuis environ deux siècles seulement, il a connu un développement considérable entre le XVIIIe et le XXe s. L'échelle musicale est la gamme de 12 sons, qui répartit tons et 1/2 tons selon des schémas bien précis. Or en termes de possibilités pour la composition musicale, ce système est à bout de souffle ; c'est la raison pour laquelle dès le début du siècle précédent, des musiciens ont tenté d'en sortir, soit par l'invention du sérialisme, soit par le recours à d'autres modes musicaux, parfois empruntés

aux musiques orientales. On peut citer ici les noms de Berg, de Schönberg, de Webern mais aussi de Debussy.

Alain Bancquart a choisi de se centrer sur une toute approche, une division beaucoup plus fine du ton. Il travaille sur les $\frac{1}{4}$ de tons, les 8^{èmes} de tons et même les 16^{èmes} de tons.

le texte, la musique

Ce que j'ai choisi d'explorer, essentiellement en lisant les livres d'Alain Bancquart et en menant plusieurs entretiens au fil du temps avec Marie-Claire et Alain, c'est le rapport de création qui peut exister entre leurs deux œuvres.

On verra d'ailleurs que cela entraînera dans une réflexion encore plus large sur le rapport entre le texte et la musique. On peut rappeler à ce sujet que Victor Hugo mais aussi André Breton se sont élevés formellement contre la mise en musique de leurs œuvres et on prête à Satie une remarque charmante disant que « le musicien est celui qui inventa l'art sublime d'abîmer la poésie ».

Or cette citation se trouve dans le nouveau livre d'Alain Bancquart *Qui voyage le soir*. On reconnaît là un titre de Marie-Claire, long poème présent dans *Rituel d'Emportement*, on peut aussi en reconnaître de très nombreux dans les intitulés des œuvres d'Alain, qui dit :

« Je lui emprunte ce titre comme je lui ai emprunté la plupart des titres de mes œuvres, qui sont en très grande et très secrète partie les siennes »

Un premier indice peut-être pour notre recherche.

Second indice, on compte une dizaine d'œuvres écrites en collaboration entre la poète et le musicien.

J'ai choisi d'en retenir trois plus particulièrement, comme des jalons dans cet échange marqué par une évolution très importante et la réflexion constante du musicien sur la question musique et texte.

Trois jalons

Ces trois pièces sont :

Les Tarots d'Ulysse, un opéra radiophonique qui date des années 80 ;

Le Livre du Labyrinthe, un monodrame pour baryton et cinq violoncelles, composé entre 1995 et 2000 ;

Appels d'être, composé entre 2006 et 2010.

→ *Les Tarots d'Ulysse*

On remarque tout de suite qu'il y a là attestation de ce que les spécialistes de l'œuvre de Marie-Claire connaissent bien, son attrait pour la mythologie et très particulièrement pour deux grandes figures Ulysse et le Minotaure (dans la seconde œuvre évoquée). On reconnaît aussi dans l'intitulé de la première œuvre le titre d'un roman de Marie Claire, paru en 1984 chez Belfond.

À partir de ce roman, elle a composé un texte qui va servir de trame à Alain pour composer son opéra radiophonique.

Ici donc, elle est partie d'une œuvre existante mais à laquelle elle a donné une autre forme pour cette première collaboration significative avec son mari.

→ *Le livre du labyrinthe*

Pour le grand cycle *Le Livre du Labyrinthe*, elle va composer spécifiquement le texte de l'une des pièces, *Meurtre* tandis que celui d'une autre des pièces, *Icare*, reprend un poème existant au préalable.

→ *Appels d'être*

Appels d'être, le tout dernier cycle en cours enfin est composé de *Musipoèmes*, ce seul mot attestant

d'une évolution très intéressante sur laquelle je vais revenir. Pour ce cycle, Marie-Claire a écrit spécifiquement les textes pour la composition musicale.



De fortes réticences

Alain Bancquart expose très clairement dans son dernier livre les réticences qu'il a toujours éprouvées vis-à-vis de la mise en musique d'un texte, quelque frustrant que ce soit pour lui qui depuis l'origine a été animé du désir de composer à partir des textes de Marie-Claire.

« Est-il bon, est-il nécessaire, d'imposer un discours mélodique, harmonique, timbrique, à des mots qui ne demandent rien ni pour s'exprimer, ni pour se faire comprendre, ni pour se faire entendre. Qu'est-ce que la musique vient faire dans un langage autonome et organisé qui existe en dehors d'elle. » (p. 71)

On peut en schématisant suggérer les deux pôles extrêmes du rapport musique/texte :

- soit un simple accompagnement musical, qu'Alain Bancquart décrit comme redondant, la plupart du temps, par rapport au texte.
- soit une prédominance de la musique, qui s'empare du texte comme élément de la composition, en général complètement noyé, découpé, déstructuré, et presque toujours incompréhensible.

Dans ce dernier cas :

« le poète ne participe que comme initiateur d'un mouvement, la forme de son œuvre ayant été absorbée, supprimée, finalement remplacée par celle de l'œuvre musicale » (p. 72)

Ces questions, Alain Bancquart se le pose depuis toujours car dit-il :

« je partage depuis toutes ces années la vie d'une poète et sa poésie est pour moi directement liée à l'idée même de création. Si tant est qu'il y ait un signifiant dans ma musique, ce signifiant passe toujours par une expression qui vient du domaine poétique – un domaine que je m'approprie par une espèce d'effraction amoureuse. Ces textes poétiques sont presque devenus une manière personnelle de penser ». (p. 72)

On verra que dans la dernière des trois œuvres que j'ai évoquées, Alain Bancquart a trouvé une possible solution (qu'il préfère appeler *hypothèse*) à cette question. Mais je reviens d'abord un moment sur le *livre du Labyrinthe*.

Le livre du Labyrinthe

De cette vaste composition, Alain Bancquart écrit qu'elle n'est pas un opéra mais plutôt un « lieu vivant » et il est intéressant de voir comment cette œuvre, ce « labyrinthe musical », à la structure très complexe et aux possibilités d'exécution multiples est sous-tendue par la conception que se fait Marie-Claire du Minotaure.

Au cours de nos entretiens, elle a expliqué comment elle avait évolué considérablement dans son rapport au monde végétal et animal, devenant de plus en plus sensible aux similitudes entre les animaux et les hommes, de plus en plus consciente qu'il ne s'agit pas de deux règnes séparés. Il y a un rapport fondamental entre les plantes, l'animal et l'homme, un rapport d'organisation et de perception du monde, de supériorité même par rapport à l'homme. Elle a toujours été intéressée et attirée par les créatures mixtes de l'antiquité grecque ou égyptienne. « Être homme et animal, c'est une chance, d'être doublement bien. »

Mais à la suite de Borges (in *La Demeure d'Astérior*), elle a revisité le mythe, tirant le Minotaure vers une image d'innocence et de pureté.

Alain Bancquart aura donc tenté selon ses mots de créer :

« un ensemble de forces un réseau de possibles à l'intérieur duquel vit, joue, rit assume son innocence absolue, la créature mi-homme, mi-taureau, terrible et admirable, qui ne connaît ni la douleur ni la souffrance, jusqu'à ce que Thésée les lui enseigne par son meurtre rituel ». (p. 40)

Et cette approche singulière de la poète a engendré celle du musicien qui écrit :

« Le rapport qui s'établit entre le texte chanté ou prononcé par le baryton et la musique explore le potentiel formel de la temporalité, mais il vise aussi un sens qui est à chaque fois étagé dans l'épaisseur des strates mnésiques du poème, dans la superposition des images qui s'y choquent et qui s'y rencontrent. N'est-ce pas comme si le poème lui-même entrait en polyphonie. »

Et Marie-Claire comme Alain se rejoignent totalement sur l'idée que l'on fait une interprétation très fautive des fameuses correspondances baudelairiennes, oubliant toujours les mots clés que sont dans le poème : *loin* et *ténébreuse*. Ils concluent ensemble à cela que :

« Ici réside pourtant la nuance qui fait que les arts gardent leur technique propre, leurs moyens et leur personnalité » (p. 74)

Les musipoèmes et la rythmique de la prosodie

Mais ce sur quoi je désire insister aujourd'hui car c'est cela qui me paraît pertinent dans le cadre d'une journée d'études consacrée à Marie-Claire, c'est l'évolution récente du rapport texte et musique dans les œuvres d'Alain Bancquart.

Avec ce que significativement il a appelé les « Musipoèmes », lesquels au nombre de trois entrent dans la composition d'une des toutes dernières œuvres composées, *Appels d'Être*.

L'un de ces « musipoèmes » a d'ailleurs été donné à deux reprises, une fois à Reid Hall, et l'autre fois à la Bibliothèque municipale Vaugirard, dans le 15^{ème} arrondissement.

Il faut donc parler un tout petit peu technique.

Cherchant une nouvelle approche pour un travail commun avec Marie-Claire, Alain l'a enregistrée disant un certain nombre de poèmes composés en vue de cette œuvre nouvelle. Il a ensuite soumis l'enregistrement à un traitement informatique à l'aide de deux logiciels de l'IRCAM. Ceux-ci lui ont permis de découper très finement le rythme de la diction de Marie-Claire en disposant d'une analyse du déroulement de la parole qui donne le moment exact, en millième de secondes, du prononcé de chaque syllabe. Cette analyse permettant d'établir une sorte de signature temporelle de la diction de Marie-Claire, une « radiographie parfaitement exacte de la parole poétique », selon ses propres termes.

Explorant ces rythmes, le compositeur a pris conscience avec une grande émotion que cette signature était étrangement proche de schémas de traitement des durées tout à fait récurrents dans toute son œuvre propre.

« On imagine avec quelle attention et quelle émotion je scrutais ce nouveau monde rythmique. C'était pour la première fois entrer dans la chair du texte, dans sa première vérité. Mon émotion et ma joie ont été grandes quand j'ai découvert que les séries de rythmes composées par la parole du poète étaient très proches des schémas de durées que j'utilise en général pour ma musique. J'attribue cette rencontre au fait que je recherche un déroulement rythmique aussi proche que possible du chant grégorien : une grande souplesse du temps. Le chant du rythme est donc pour moi d'essence vocale, et ce rapport avec la voix du poète assez logique. [...] Peut-être la fréquentation constante de la poésie de Marie-Claire, comme la fréquentation de ma musique par elle, ont-elles institué chez nous une sorte de gémellité du sens du temps » (p. 77)

En fait dans ces « Musipoèmes », la récitation est considéré comme « chant naturel, musique muette » et le

matériau rythmique produit par le texte est utilisé pour composer la musique (instrumentale) qui serait entendue pendant la récitation, et dont la nature serait si proche des textes, dans sa structure, qu'une sorte de fusion pourrait s'opérer entre les deux éléments, le but étant qu'à la limite les deux expressions soient perçues comme un seul événement (p. 79)

Ces schémas rythmiques de la parole vont donc ainsi devenir le matériau même de sa composition, créant ainsi une forme d'osmose profondément nouvelle et originale entre le texte et la musique.

Et dans l'exécution du premier « Musipoème » à laquelle on a pu assister à deux reprises, alors qu'Alain pilotait la bande magnétique portant la composition musicale, Marie-Claire, dirigée par lui comme n'importe quel interprète soliste de musique, disait son texte et ce fut aussi une surprise pour son mari de voir à quel point elle entraînait facilement dans ce rôle jusque-là tout à fait inédit pour elle. Il faut voir là sans doute une sorte de concrétisation de ce sentiment d'osmose entre ce qu'on pourrait appeler leurs « régimes temporels », et on comprend mieux ce qu'Alain entend par gémellité.

L'alphabet musical

Avant de conclure, je voudrais évoquer un autre aspect de la composition de cet ensemble dont je pense qu'il peut intéresser un public littéraire. C'est la notion d'alphabet musical.

Notion très ancienne, dont la manifestation la plus célèbre est le nom de Bach, dont les 4 lettres, B.A.C.H. traduites dans cet alphabet musical dont les fondations remontent loin dans le temps donnent les notes : si bémol, la, do, si bécarré. On sait que Bach lui-même a utilisé les lettres de son nom dans son œuvre et tout particulièrement dans son « Art de la Fugue ». (Inachevé, comme si, fait remarquer Alain Bancquart au cours d'un entretien, la confrontation du nom de Dieu et du nom de Bach était impossible) Et ce motif de 4 notes a inspiré presque tous les grands noms de la musique de Beethoven à Boulez ou Zimmermann, en passant par Schumann ou Liszt.

Il se trouve qu'un ami d'Alain Bancquart, le compositeur Alain Louvier, a complété cet alphabet qui était très lacunaire. Et Alain Bancquart s'en est servi pour transcrire musicalement certains mots des poèmes (notamment *sang* et *désir*)

Voici les titres des trois Musipoèmes inclus dans *Appels d'être*, le premier, « Le cri peut être tendre, aussi » le second, « En célébration du vivant » et le dernier « Au grand lit du monde ».

Pour conclure, je voudrais lire cet extrait d'une lettre toute récente de Marie-Claire, lettre où elle répond à la question suivante :

Pensez-vous avoir été marquée dans votre propre travail par la réflexion d'Alain et que quelque chose de sa pensée musicale et de ses techniques de composition a eu un impact sur votre propre écriture ?

Comment dire au juste l'impact de la réflexion d'Alain sur la mienne, c'est difficile évidemment; voici presque soixante ans passés ensemble, et vraiment ensemble. ...Je dirai ce qui me paraît le plus sûr et le plus important. Nous avons tous les deux la même idée de ce que nous cherchons, avec des moyens très différents bien entendu. C'est qu'il nous importe de rendre un "continuum discontinu". Alain s'en explique en parlant des micro-intervalles. Quant à moi, je vois dans la langue un moyen qui restera toujours, hélas, imparfait, mais qu'on peut travailler pour le rendre aussi proche que possible, de traduire une circulation générale de la vie qui me semble fondamentale. Et mystérieuse: entre l'argile, le ver de terre, le chat et nous, ça circule, mais si nous savons un peu comment (structures de l'ADN par exemple), nous ne savons pas du tout pourquoi; où va tout cela; peut-être dérision...

La langue, ça circule de même avec le monde, du moins quand elle n'est pas conceptuelle. Projetée et décalée. Je dis

qu'elle est alors « le braille du vivant ». Cette idée m'a conduite à travailler quand j'écris sur les vibrations des syllabes, les « blancs », la rythmique générale de la découpe poétique- pour ne pas parler du « vers », qui rappelle un peu trop les contraintes classiques. Je faisais remarquer l'autre jour combien les moyens notés dans la musique manquaient cruellement dans cette entreprise: hauteur du son, longueur des silences. Mais d'un autre côté, je tiens beaucoup à une expression d'allure simple, qui « veut dire », et qui serait sans aucun doute gâtée par ces moyens inusités, donc je me garde d'inventer lesdites notations!

©Florence Trocmé

Texte d'une communication faite à la Journée d'Études, "L'oeuvre poétique de Marie-Claire Bancquart" organisée à l'Université Paris-Ouest, Nanterre la Défense par Jean-Michel Maulpoix, dans le cadre de l'Observatoire de poésie contemporaine, avec le soutien du Centre des Sciences de la Littérature française, le mercredi 1^{er} décembre 2010. Journée au cours de laquelle sont intervenus Jean-Michel Maulpoix, Béatrice Bonhomme, Aude Préta de Beaufort, Corinne Bayle, Céline Barbillon, Jean-Pierre Lemaire, Thomas Vercruysse, Charles Dobzynski et Florence Trocmé.

*Alain Bancquart, *Qui voyage le soir*, préface de Jean-Marc Chouvel, traduction en anglais de Eric Rosencrantz, coll. Avec deux CD, collection Inactuelles, Tschann Libraire, 2010.

CD 1, *Transparences*, d'après Francis Picabia, 2003, Sona Kochafian, violon et Pierre Strauch, violoncelle

Sonate pour piano n° 1, 1988, Martine Joste

Symphonie n° 6, en souvenir de Louis Saguer, 2009, Orchestre de flûtes français, dir. Alain Bancquart, soliste Pierre-Yves Artaud

Sonate pour piano n° 2, 2009, Martine Joste.

CD 2

Sonate pour piano n° 3, 2010, Alain Neveux

Symphonie n° 5, Partage de Midi (1992), texte de Paul Claudel, Orchestre philharmonique de Radio-France, dir. Roman Kofman, Pascal Saucy, baryton.

→ octobre 2011, note sur la création

Si le mot, si la tournure qui s'imposent sont rares, ils s'écrivent rares ; s'ils sont populaires, ils s'écrivent tels aussi. Des étymologies ou des hasards font surgir des sens. Travailler, il y a de quoi faire, pour la justesse, la brièveté, le filtrage des mots ! [...] tout cela pour essayer de dire le rapport avec une profondeur des choses, sans avoir l'illusion de pouvoir y atteindre tout à fait. Mais le mot est tout de même « le braille du vivant »

Marie-Claire Bancquart, « avant-propos », *Rituel d'Emportement*, Obsidiane et Le Temps qu'il fait, 2002, p. 9

→ [mars 2012, écrire \(poème\)](#)

Marie-Claire Bancquart publie *Violente Vie*, au Castor Astral.

Écrire ?

Oui, pour susciter présence
de toutes les vies
surtout les très minces

étoiles de mer
fourmi sur feuille de bardane

et la feuille même.

Peu, lentement, la vie
affleure au positif
et se suffit.

Sans glose

|○|

Notre présence
parfois
nous devient étrangère

comme sortie de nous afin d'aller sur quel chemin
centaure
sans cavalier ?

– Au moins ne pas se retourner

craindre
derrière nous
des paysages monstrueux

ou la terre qui
se viderait
à bruit très léger
dans le rien

|○|

À peine revenus dans le soir domestique
une question nous serre la gorge :
dans la journée quel souvenir serait notable ?

– Quel, en effet ?

On se reprend

au sourire d'un chat, d'une lettre

Désormais on a traversé le jour vers un autre lieu,
notre chair dans le sac de peau,
et le *toujours encore moi* se réinstalle
si mystérieux depuis l'enfance
avec une cartographie
que nous sommes
seuls à tracer

Marie-Claire Bancquart, *Violente vie*, Le Castor astral, 2012, pp. 9, 14 et 15.

→ [avril 2012, \(note de lecture\) Violente vie, par Antoine Emaz](#)

A rebours de son titre, ce livre apparaît comme une sagesse acquise, de haute lutte certes, pour arriver à dépasser la violence de l'histoire, collective ou individuelle, sans l'oublier. L'ensemble est constitué de six parties relativement autonomes, mais le poème liminaire est programmatique : « Ecrire ? / Oui, pour susciter présence / de toutes les vies / surtout les très minces // étoiles de mer / fourmi sur feuille de bardane // et la feuille même. // Peu, lentement, la vie / affleure au positif / et se suffit. // Sans glose. » (p.5)

D'entrée, c'est indiquer trois points d'attache : l'attention à la vie minuscule, le lien au monde non-humain, et la saisie radicalement positive de vivre, même s'il s'agit d'un affleurement lent. Parler d'un hymne à la vie pour ce livre serait trop : le chant de M.C. Bancquart est bien plus mesuré ; il intègre vieillir, la maladie, la mort. Et pourtant. Ce qui est visé reste bien un vivre tenace, têtue, partagé. Cela produit une oscillation constante entre lucidité et refus du désespoir, entre précarité et permanence, présence fragile mais évidente, bien imagée par le peuplier : « Un tremble / c'est le nom / du peuplier blanc, luisance furtive. // Eclairs des feuilles // leur vie scintille // instant après instant / elles chuchotent / que nous avons aussi des moments miroitants / minuscules, étincelantes traces de nous sur le monde. » (p.108)

Il en va de même pour la poésie : aucune illusion d'éternité, mais conscience d'une longue chaîne historique qui y ressemble : « Ce qui est écrit dans le chant du feu / N'est pas écrit / pour toujours // scintille / puis s'étouffe // mais / d'un poète l'autre / au travers des siècles / court une étincelle / de violente vie » (p.62)

Ce rapport au temps est au cœur du livre, dans une sorte de travail pour contrer la séparation en étages étanches : temps animal (pour exemple la mort de Châtaigne, p.87), temps humain (l'hôpital, p.31), temps collectif historique (le passage du papier au numérique, p.34), temps cosmique (« cette longue haleine d'univers », p.10)...

Marie-Claire Bancquart tente de dépasser poétiquement ces rythmes que l'on distingue pour une vie pratique, usuelle, et il n'est pas étonnant qu'elle repasse incidemment par les correspondances baudelairiennes (p.49). On pourrait penser aussi à Guillevic, à Follain... Il s'agit de réconcilier notre vie périssable avec le temps beaucoup plus vaste qui est celui du vivant sous toutes ses formes : « Le caillou pauvre dans la main / fait partie / d'un être général » (p.43). Dans cette mesure, celle « du grand calendrier que nous ne connaissons pas » (p.128), une paix demeure possible, au-delà du « cercle rétréci des heures » (p.55). Au-delà aussi de la certitude d'une fin, et de la fragilité qui s'impose d'évidence avec vieillir : « Sur le tard quand on voudrait s'agripper aux choses / on éprouve qu'elles sont bien là // solides // mais ce qui tremble, c'est la main » (p.55). Aucune doctrine ou philosophie facile, plutôt une intuition sans assurance mais reconfortante : on ne va pas vers rien mais vers une dissolution de notre assemblage provisoire de vie dans la Vie : « Peut-être serons-nous ensuite / un ultratemp / un grain d'énergie / dans l'énergie générale des mondes ? » (p.56)

On l'aura compris, il s'agit d'une poésie de l'expérience qui se construit en pensée, mais sans aucun esprit de système. On part du rez-de-vivre et on essaie de voir comment il est encore innervé, quelle part de bonheur ou d'apaisement il permet. Au bout, se développe une morale de la modestie, presque de la rétractation sur la mesure du possible et l'acceptation sereine de la finitude pour retrouver, plus profonde et plus simple à la fois, une joie d'exister, d'être là, maintenant : « une célébration du temps qui reste » (p.104). « La vérité, c'est que / dans le soir qui tombe – sur ce chemin de rien du tout - / nous nous sommes rencontrés. / Tu as caressé ma joue. // Un homme, une femme, une campagne, qui ne parodent pas, // obstinés à vivre / encore un peu. » (p.111)

[Antoine Emaz]

→ juin 2012, **Dans la bouche (poème)**

Dans la bouche

Fourrant une figue au chocolat
on met double douceur dans sa bouche

– un corps et la pluie tiède
interfèrent au jardin du Midi, où des fruits se détachent
pour s'écraser en roseur miellée sur un banc.

– bien plus au Sud, voici l'Océan, crénelé de tours portugaises.

Deux époques de vie

deux continents

sur la langue.

•

Adossé à la vie

Tu resteras toujours l'enfant à la dentition clairsemée
qui frotte ses gencives
pour aider les incisives de grand à percer.

Adossé à la vie, tu te bats pour que le désir dure.

Des enfants t'escortent
brèche-dents du temps de Ramsès, d'Attila,
traversant ta mémoire
d'un même visage secret.

Petits morts qui reviennent
le temps de ton doigt sur la peau

Marie Claire Bancquart, *Avec la mort, quartier d'orange entre les dents*, Obsidiane, 2005, pp. 62 et 63

→ février 2014, *Au sommet des églises...*(poème)

Marie-Claire Bancquart publie *Mots de passe* aux éditions Le Castor astral.

Au sommet des églises, des cathédrales
veillent d'étranges bêtes
juchées sur le penchant des toits

elles sauvegardent les paroles fortes des hommes
tourment ou amour

et l'en-deçà même de la parole :
quand nous savions
seulement
grogner, gémir, hurler

langages
non explicites

nous en avons perdu le souvenir

ils ont inspiré sourdement les sculpteurs.

o

Notre nom de charretier flamand, sur les routes cahoteuses du Nord.
Peut-être celles qui transportaient le poisson vers Paris ? Les enfants des pauvres faisaient
semblant de jouer à cache-cache autour de la voiture, dans l'espoir, au vrai, de s'emparer d'un
hareng.
Quelquefois, nous nous retournions sur les bancs pour en attraper un, le leur lancer. Nous
n'étions plus des Bancquart, mais des Chevaliers de la Charrette....

... Nous ?

C'est un nom que tu as reçu d'un inconnu, voici quelques siècles. Seule information certaine : il
possédait une charrette à bancs.

Moi, ce nom, je l'ai pris, je l'ai dérobé. Le mien premier colle à mes cartes d'identité, de sécurité
sociale.

Du moins puis-je le repousser de mes écrits, prendre le tien comme l'inverse d'un pseudonyme,
comme un vrai nom de cœur.

Noms :

*difficiles
jamais tout à fait sûrs.*

Ab, pouvoir être un anonyme de l'amour...

○

Combien d'arbres durant ce voyage
ont pris parole entre le ciel et nous
sans que nous connaissions leur nom

pas plus
que celui des bêtes, dans l'écorce, entre les feuilles.

Mais un sourd travail est venu de ces anonymes

peu importait chaque élément

nous vivions comme en filigrane
dans leur ensemble énigmatique

À notre tour
nous étions
évidents
et inexplicables.

○

Si je pouvais saisir un *petit rien*
un morceau du *rien*
toutes choses viendraient à moi
elles qui dansent
dans son étoffe

Si je pouvais
mordre les choses dans leur plein
je connaîtrais le goût profond du monde

indécise
je me tiens droite au moins

entre mes lèvres
un début de motet
pour fondre la neige
traverser de rythmes la terre...

On entend du temps battre
comme une promesse de vie dans un œuf.

Marie-Claire Bancquart, *Mots de Passe*, Le Castor Astral, 2014, pp. 9, 13 et 15 et 137.

→ mars 2014, (Note de lecture), Mots de passe, par Jacques Morin,

Les mots de passe sont innombrables. Marie-Claire Bancquart les utilise comme monnaie d'échange universelle aussi bien pour la poésie, le temps et la vie. Son écriture bascule de vers en prose et de prose en vers, avec tant de facilité qu'on ne ressent qu'à peine ces changements de paliers. La narration, l'histoire s'incarnent peut-être mieux ici que là. L'auteure offre une poésie sans cesse simultanée, ou diachronique, où toutes les périodes se cumulent et s'emboutissent. Ainsi dès la première page, elle interroge les gargouilles qui, au sommet des cathédrales, symbolisent la monstruosité et l'obscurité des langages : *ils ont inspiré sourdement les sculpteurs*. Le Moyen-Âge évoqué, elle fait part du *pressentiment d'une préhistoire* qui reprend le temps immémorial d'avant l'homme et la langue, c'est dire que les *mots de passe* embrassent aussi toute la genèse de l'univers. Jusqu'au présent de l'écriture et la douleur prégnante des maladies : *L'éphémère nous travaille. Ton corps en pièces*. La mise en perspective est vertigineuse.

Il y a ce flux temporel, et les paysages fondateurs, équilibrants. Arbres et bêtes qu'on ne sait nommer mais qui structurent l'évidence :

*nous vivions comme en filigrane
dans leur ensemble énigmatique*

Et la conscience de se juger, à une échelle infinitésimale mais réelle, alternativement comme salvateur ou prédateur du monde :

*comment t'accepter
toi glorieux
toi massacreur ?*

La maladie, terrée dans les viscères et leur nuit inaccessible, donnerait des vellétés d'introspection de sa propre chair

*ainsi notre rate
qui a taille d'un poing,*

Tentative de connaissance intime de sa *viande* pour accepter ou comprendre.

Marie-Claire Bancquart catalyse par toute son écriture le plus simple atome, la moindre cellule, jusqu'au rien tout sec, la terre entière autour d'elle. Il y a de la ferveur et de l'enthousiasme dans cette quête inextinguible, voire de l'orgueil confesse-t-elle. Elle parle de « magie du vivant », tant cette appréhension reste mystérieuse et sidérante.

Le titre d'une des six parties de son recueil : *Nous espérons, nous implorons* est une reprise inversée du vers : *Nous explorons. Nous espérons...* où l'on devine un des rares moments de découragement ou de résignation dans cette écriture combative et passionnée.

*Brièvement
nous aurons parcouru la vie*

Mais ce constat n'implique nul regret lorsqu'on sait aimer les belles choses et agglomérer les lumières de l'aube, les regards des gens et les nuances de l'invisible.

Un arbre en travers de mon corps

me maintient droite...

Ce livre de Marie-Claire Bancquart s'ouvre bien comme un vade-mecum du poète pour franchir seuils diaphanes et frontières intangibles.

[Jacques Morin]

Marie-Claire Bancquart, *Mots de Passe*, Le Castor Astral

→ mai 2014, (note de lecture) "Mots de passe", par Florence Trocmé

Livre après livre, c'est un peu comme si l'œuvre de Marie-Claire Bancquart assumait une double fonction : épouser le passage de la vie, du temps et des jours tout en attestant de quelque chose d'intemporel.

Les poèmes qui composent *Mots de passe* traduisent bien cette double orientation laquelle est, elle-même, habitée par une opposition entre une tonalité très sombre, âpre et un élan sans cesse réarmé vers le monde.

Plusieurs courants traversent le livre et emportent le lecteur, le tenant sans cesse en haleine, l'incitant à passer d'un poème à l'autre sans aucun sentiment de monotonie.

Bien révélateurs à cet égard, les titres des six séquences du livre : « Ainsi ce paysage », « Fragiles », « Nous espérons, nous implorons », « Vivre n'est jamais pauvre », « C'est en travaux », « A fleur de sel ».

À *fleur de peau*, de sensations venues de l'extérieur mais aussi de l'intérieur du corps, une veine très typique chez Marie-Claire Bancquart, une signature presque de sa poésie... Face interne du visage, autre côté de la peau, organes, cellules : « j'arrêterai de vivre à la périphérie de mes chairs // j'en ferais boniment profond, tous les jours. (49)

Mais avec la conviction que *vivre n'est jamais pauvre* et que même si les épreuves ne sont pas épargnées, il y a toujours ce mouvement en avant. Qui est recherche avant tout : « ma recherche / constante, elle / désaccordée, / ressemble à une ascèse offerte à quelque dieu / dont on proclame fermement l'inexistence » (69).

La référence à l'enfance, comme à la mort, semblent de plus en plus présentes, comme s'il s'agissait d'embrasser les deux extrémités du chemin. Enfance dure, douloureuse, rien ici d'un Éden enluminé pour les besoins du poème ! « D'autres paroles / tracent une chirurgie express jusqu'au cœur // l'écorchent / sans qu'on ose le dire / ainsi pour moi le mot : *enfance* / racle et pénètre. » (71).

Dissonance longtemps tue mais qui se dit, désormais, un peu *éloignée des choristes*...

Il y a dans ce livre un côté presque panthéiste et malgré la douleur un jaillissement sans cesse renouvelé des forces créatrices. Comme si la lutte pour une illusoire unité avait cédé le pas à l'acceptation pleine d'une *présence éclatée*, en anticipation du probable éparpillement ces cellules, plus tard...

« À manifeste ouvert
je louerai la poussière
haïe des hommes

Je ne la mettrai pas du côté de la mort
mais d'une présence éclatée, diverse

proche d'une transmission par le pollen » (77)

Non pas fusion, mais dispersion fécondante.

Toutefois si l'on peut envisager presque sereinement la mort pour soi, la pensée de celle de l'autre est insupportable tout comme la peur de finir sa vie comme on l'a commencée, dans une terrible solitude. Un abandon. Écho de celui de l'enfance, dans la maladie. Chiasme presque de ces mots.

Mais toujours le mouvement de balancier. Il n'y a pas de stase, ni dans le désespoir, ni dans la contemplation.

« On marche
le cœur serré comme dans la solitaire enfance »

dit un poème qui se termine pourtant par

« Vivre n'est jamais pauvre. » (96)

On citera pour terminer un poème qui ressemble à un autoportrait et qui fait aussi songer à ce long compagnonnage de toute une vie avec un compositeur :

« une grande partition touffue, déchirée par endroits
où l'on discerner mal des abois, des éclats

parfois une note tenue,
et ces reprises incessantes
à petites variations
que l'on dissimule
pour échapper au ressac des énigmes. « (107)

[Florence Trocmé]

Marie-Claire Bancquart, *Mots de passe*, Le Castor astral, 2014, 15€

→ juin 2014, (Note de lecture) "Mots de passe", par Antoine Emaz

On pourrait penser à une marqueterie, ou à un mobile, un kaléidoscope. Le livre est divisé en six parties, et chacune d'elles est centrée, par exemple la première sur un voyage au nord, la dernière sur le mot sel. Mais toutes les six entrent dans un jeu d'échos à la fois rythmique (alternance de vers libres courts ou plus amples, jusqu'au verset et à la prose) et thématique : être dans le temps.

A l'horizon, on pourrait placer un hors-temps, inhumain, celui de la matière, du sol : un infini présent inerte qui ne nous regarde pas. « Nous passons sur lui. Non comme le temps passe. Nous l'avons inventé, le temps. Il est mince, comme un solstice, à côté des millénaires de millénaires inhabités par l'homme. » (p.22) Il en va un peu de même avec la grande machinerie de l'histoire, son fracas et ses destructions, ne laissant très vite pour la grande masse des vies humbles que des traces anonymes, « des images brisées, des tessons aux couleurs avachies, affleurant à moitié de la terre » (p.19), ou bien seulement un nom patronymique « reçu d'un inconnu, voici quelques siècles. Seule information certaine : il possédait un char à bancs. » (p.13)

A l'opposé de ce vertige du temps long, même si les livres et la culture peuvent pour une part l'éclairer, Bancquart développe un bonheur de l'instant, de la vie immédiate, lorsque « *l'ici et maintenant* / arrête le regard » (p.16). Dans ces moments, « la potée de fleurs orange » (p.16), la douceur du bois de l'armoire (p.99), une odeur d'arbre (p.21), « la joie d'une mûre à point, presque fondante » (p.28)... peuvent suffire. C'est peut-être ce qui nous rend familiers les animaux, souvent présents dans le livre : chien, chat, bourdon, cheval, pigeon, insecte... Ils ne font que passer, tout occupés par leur seul présent. Ainsi pour ce chien d'aveugle dans un bus parisien qui vit « les odeurs, les détails du monde, ne faisant qu'un avec eux, dispensé de nos incessantes projections vers l'avenir. En plein dans une ingénuité qui nous est refusée, à nous, les mal adaptés, les ballotés de l'autobus, de l'existence. » (p103)

Car la conscience humaine du temps est le plus souvent souffrante. Dans ce livre, même si « avec le café du matin / nous signons pacte de vivants » (p.119), la maladie hante les pages, souvent de façon violente et crue, notamment dans les parties « Fragiles » et « Vivre n'est jamais pauvre ». Aucune complaisance morbide, mais la question de la fin revient sans cesse affleurer. Or le temps des dieux est passé, ne laissant qu'un vide triste face à une église romane (p.29) ou une désorientation égale à celle de la « dernière prêtresse » de Vesta (p.30). Il ne reste « rien, sauf cette mélancolie : un élan mourut, qui fut essentiel » (p.38). Dès lors demeure une mort de type atomiste ou lucrécien : « la vie nous quitte un peu chaque jour, on ne court même plus après elle. // Brièvement nous l'aurons parcourue / vers cet autre destin qui va nous joindre / à des cellules inconnues, peut-être à des senteurs insoupçonnées de nous, / voyageurs d'être en être : gerbe, chien, caillou, superbes villes. » (p.64), « Ah, si compacte et douce, cette nuit, / l'étendue / indifférenciée / de la matière ! » (p.110) Dans ces deux passages, mourir est vu comme un apaisement, une libération du moi devenu lourd à porter (pp.53, 92, 107, 113...) et qui est rendu à, dispersé dans, la matière première de la vie. Mais la reprise par trois fois dans le livre du même début de poème « Si je pouvais saisir / un morceau du rien »... (pp.54, 76, 137) montre bien la difficulté persistante à envisager sans angoisse la disparition.

Ce livre ne propose pas une sagesse ou une philosophie facile et anesthésiante, bien plutôt une poésie de la lutte pour faire face : « C'est chacun son tour de passer / sur la vie, la brève. / (...) *Ce fut. Très fortement.* » (p.55) C'est bien cette intensité qui peut justifier une existence, même si elle ne la sauve pas.

[Antoine Emaz]

Marie-Claire Bancquart, *Mots de passe*, Ed. Le Castor Astral, 2014, 140 pages, 15 €.

→ avril 2016, (anthologie permanente) Marie-Claire Bancquart,

Marie-Claire Bancquart publie *Qui vient de loin* aux éditions Le Castor Astral.

A la fois libre et géométrique,
une arabesque millénaire,
rigoureuse fleur
très achevée, à peine éclore

elle fait
dans notre cœur soleil et nuit

elle esquisse verticalement notre destin

elle jaillit ouverte
porteuse
d'indéchiffrables prophéties

/

Ile ! Un long désir
parfois exaucé

rapport étroite de terre, eau, ciel
à notre chair

Pluie sur la mer, passages d'eau
fouettant les joues et les collines

des rafales
comme des étreintes

puis le soleil, avec le nom d'Ulysse dans notre bouche
et ce chien rencontré qui descend peut-être
du sien, du si fidèle
qui mourut au-delà de l'âge
pour l'écher une dernière fois la main du maître

alors nous marchons
rassurés
sur notre propre vie

/

Je suis passée d'une époque cellule
à l'époque poisson de nage et de branchies

puis je fœtus, avec bouche et sexe,
vins un jour au jour comme femme.

Mais auparavant
avant même l'œuf fécondé
qui
où
étais-je ?

L'avant-naître sans fond,
sans limite,
comment savoir ?

Opaque est mon commencement

et mon être
ne connaît pas
le tout de mon être

Marie-Claire Bancquart, *Qui vient de loin*, éditions Le Castor Astral, 2016, pp. 11, 42 et 68.

→ juin 2016, (note de lecture) Marie-Claire Bancquart, "Qui vient de loin", par Antoine Emaz

C'est un livre « qui (re)vient de loin », effectivement ; il est à lire dans la suite des deux précédents (*Violente vie*, et *Mots de passe*) qui visaient l'expérience de la maladie et la proximité de la mort.

Cette situation est rappelée dans les toutes premières pages du présent livre : « Oui, j'ai coulé / pas tout à fait au fond / mais en totale absence. » (p10), « C'est bientôt le soir // sur la porte on lit un numéro, pas de nom. // Bientôt le nôtre / disparaîtra du monde même. » (p13) Mais tous les poèmes suivants tracent une remontée lente, irrégulière, vers ce monde, et la vie. Bien sûr, demeure la conscience qu'une existence tient à peu, mais cette fragilité est compensée par un quotidien qui a retrouvé du relief, un présent qui a repris de la saveur, un bonheur simple qui redevient possible.

Il reste certes une perspective sombre, avec laquelle l'auteure ne triche pas : « Respire / l'odeur forte des rues. / Tâte l'espace / entre parole et mort. // Un jour, il se fermera dans ta main. » (p53) « et les mots sècheront dans un grenier lointain / sur la terre que nous aurons / oubliée. » (p77) Autour de cette vérité triste, on retrouve les motifs du souvenir (p19), de l'irréversibilité du temps (p94), une interrogation métaphysique sur l'absence des dieux (p38, 76...). Mais ce dernier point ne suscite pas d'angoisse, à peine un regret : un poème se présente comme un court dialogue avec « un vieux dieu fatigué », il se termine ainsi : « N'empêche : s'il était doux de croire en toi, du moins, peu à peu, nous avons appris à louer hautement ce qui est très fragile. » (p39) Le retournement s'opère peut-être ici : d'une explication métaphysique globale et sécurisante, mais perdue, à une adhésion au plus périssable, au plus immédiat, l'instant. Etre « présente au présent » (p58) peut devenir une forme de sagesse : ainsi pour la tristesse douce d'un jour de pluie (p85), ou plus souvent, des moments de bonheur simple : la tendresse amoureuse (p96), le quotidien paisible (la voisine, la chatte Isabelle, les fleurs du balcon, « la porte de l'armoire ensoleillée »...), et surtout les sensations comme une façon d'être pleinement au monde, face à la nature, la ville, le paysage : « Un ciel couleur de pierre / enveloppe les maisons / jusqu'au gris soutenu de la mer. // Les oiseaux volent nettement / sur ce paysage aux doux contrastes / qui sent l'automne et la subtilité du Nord. » (p98)

Dans ce livre, la violence de notre époque n'est pas écartée, oubliée, mais elle reste à la marge. On sent que l'effort de l'auteure est tout entier tourné vers la nécessité de reprendre pied dans le réel le plus immédiat, pour retrouver ainsi le goût de vivre. Les poèmes accompagnent ce retour et c'est bien pour le bonheur fragile mais possible qu'ils dessinent que l'on pourrait parler aussi d'un livre de sagesse personnelle, ou d'un journal de bord vers une forme de sérénité sans illusion.

Antoine Emaz

Marie-Claire Bancquart, *Qui vient de loin*, Le Castor Astral, 118 pages – 13 €

→ juillet 2016, (note de lecture) Marie-Claire Bancquart, "Qui vient de loin", par Jacques Morin

C'est l'histoire d'un poète tout près de mourir. Résolue. Il faut bien se préparer à faire le grand saut dans l'inconnu...

on est quitte

On a connu, on a usé, on a aimé

on attendait sans le savoir

Maintenant on repousserait la guérison.

Et puis ce n'est pas pour tout de suite, ce n'est pas maintenant...

le corps convalescent resserre autour de lui

toutes ses preuves de la vie.

Alors le corps les accumule, les vérifie, et c'est bien reparti, Marie-Claire Bancquart parle même de « maugréeuse, lente résurrection ». J'ai revécu, s'exclame-t-elle ! Et à nouveau, sans crier au miracle, elle devient attentive, avec le regard sensible de celle qui lit à travers les choses autour d'elle et se situe d'autant mieux dans la chaîne cosmique entre les étoiles bien réelles, les dieux qu'elle ne tolère que dans sa mémoire mythologique et les hommes au milieu desquels elle renaît, jusqu'aux herbes et insectes... et l'univers se reconstitue d'un coup.

Oui, un poète

a le monde entier sur les bras

Une chose est sûre, elle n'a plus la force de se coltiner avec l'horreur des guerres et des atrocités quotidiennes, elle préfère ressentir les petits bonheurs, si ce n'est le temps qui s'égrène inexorablement et qu'elle détaille ainsi :

quel absolu

d'une seconde !

et réitère plus loin :

Une rien du tout, une pas grand-chose

cette miette d'éternité

cette seconde...

Le temps qui demeure, le temps qui persiste devient un allié. Marie-Claire Bancquart n'exprime pas de fatigue à recouvrer l'existence après avoir manqué la perdre, mais sa poésie se fait plus intime, plus contemplative, elle s'exile volontairement quelque part en dehors d'une actualité qui la révulse. Et s'interroge sur ce no man's land mental pour clore :

Qui peuple les ruines

de fantômes vivants ?

Jacques Morin

Marie-Claire Bancquart, *Qui vient de loin*, Le Castor astral, 2016, 13 €.

→ avril 2017, (Note de lecture) Marie-Claire Bancquart, "Tracé du vivant", par France Burghelle Rey

Dès l'incipit du dernier recueil de Marie-Claire Bancquart s'énonce une forme de *non-pari* contenant, en raison du poids de l'anankè, la douleur et la mort en partage. Bien que la souffrance soit fondatrice dans la vie et l'œuvre de la poète, le corps est, malgré tout, le guide et, le soleil étant un « choc », il y a une « chasse royale au bonheur » avec, comme adjuvants, le monde animal et le monde végétal.

Pour honorer cette vie, trois lignes de prose interrompent les vers libres. Puis les strophes reprennent, plus ou moins longues et aux mètres variés, de l'alexandrin au mot d'une syllabe. À la fin du premier volet, un texte de deux tercets formule, dans un certain lyrisme, mais là encore sans aucune emphase, une injonction à l'amour. Pas d'emphase, oui, mais une musique cependant de ce *Tracé du vivant* dont la couverture reproduit la première page de la partition par laquelle Alain Bancquart, le mari de l'auteure, a honoré son travail.

Ainsi cette première partie s'achève-t-elle par « la musique des pierres », le corps en fusion avec l'univers et la pudeur du geste amoureux. « Ce fut. Très fortement. »

La suivante, comme un cri, mot annoncé par son titre – « Le cri peut être tendre, aussi » -, s'ouvre, au nom de la peur du verbe par une question inquiète : « et tu crois pouvoir écrire une pastorale ? ». Puis, par magie, débute un récit. La ville, un matin, et ce « vieil homme (qui) marche dans le jardin ». La vie donc comme cette graine qu'il faut ramasser. Moment de paix avant même la mitan du recueil. En effet « les signe s'inversent » grâce à « l'énergie ». L'identité est également retrouvée et, avec elle, les sensations :

le monde tout entier
restera peut-être ocre clair, été sucré, abeille.

« En célébration du vivant », le titre du troisième volet, témoigne, sinon d'une renaissance, du moins d'un nouveau point de vue énoncé d'une écriture plus alerte :

le bras du mort se lève encore
et
donne le départ à l'orchestre. Connue, la ritournelle !

C'est alors la douceur de certaines images végétales : « Laitance d'arbres, aisselles des feuilles. » Et plus loin : « Même l'extrémité des branches / aurait été une patrie. »
Voici venir, enfin, pour la poète-narratrice, la rédemption:

Un mot
devenu
soleil et lieu.

avec l'évocation des dieux et de la ville qui vit. Malgré la boucle du mot palindrome *non* il faut écrire sans savoir à qui, sans savoir où et garder « trace du vivant ».

Sont évoqués ensuite l'éloge du silence et l'éternel « plumé » par le moindre geste.

Le dernier volet commence par faire revivre les « vieux visages » avant que ne se posent d'autres questions, insolubles cette fois :

– Quoi
ne reçoit pas réponse
sinon sa question même.

quand le corps pose encore problème à celle qui ne sera jamais « l'aventurière définitive ».

Mais, jusqu'à la toute fin de l'opus, avec « la lumière (qui) fait émeute quelquefois dans le ciel » et grâce à la variété harmonieuse du mètre, le rythme - celui des « variantes solaires » - et la musique du texte apportent joie et espoir au lecteur emporté par « cet élan des choses d'ombre ».

France Burghelle Rey

Marie-Claire Bancquart, *Tracé du vivant*, Arfuyen, 2016, 96 p., 11€

→ mai 2017, (*Anthologie permanente*) Marie-Claire Bancquart, "un très, très peu d'amour / mendie et rôde"

Les éditions Phi ont publié tout récemment *Figures de la terre* de Marie-Claire Bancquart.

Petit bruit, pluie.

Cavalerie fourmi
chuchote à minces pattes avec les feuilles.

L'après-midi n'est pas augurale
mais pareille à tant d'autres.

Nous aimons sa simplicité.

Dans les vitres s'inscrivent nos visages
un peu flous
comme si nous voulions dérober le paysage
et le transporter pour toujours dans notre maison.

Il nous laisserait vivre en lui, sans histoire.

Nous serions des stratèges en gouttes et brindilles,

nous préserverions une paix

/

Syntaxe difficile de ce monde
avec toutes les actualités de l'habitude,
incendies, attentats, tornades,
exilés, offensés, meurtriers éclatants.

Tout va comme si la terre profonde
se révoltait contre l'idée d'un dieu singulier ou pluriel

comme si
la terre
haletait d'impuissance

*un très, très peu d'amour
mendie et rôde
surpris
de sa propre survie.*

/

Quand la respiration difficile du réveil
aura cessé de m'agacer,
quand j'aurai vécu ma dernière nuit de femme,
je plongerai dans l'univers multiple,

j'intégrerai telle espèce animale, telle herbe,
puis telle autre.

Puis ce sera la disparition dernière du vivant.

*Cher sire aimé, nous n'irons plus vers la douceur de vivre,
mais vers l'incertitude.*

*Des chercheurs, des savants, exhiberont quelques
fragments de nous*

Et puis, et puis, ces fragments eux-mêmes auront disparu.

*Des millions d'années ensuite, quelqu'un se demandera
si la vie avait existé vraiment, sur cette planète désormais
inatteignable*

/

Beaux délices dissimulés
comme lécher le sucre d'un biscuit
gratter de l'ongle un savon odorant
lire un poème
par hasard
dans une revue ouverte en catimini.

On prend revanche, si mince soit-elle,
de tant de mauvaises minutes
qui nous ont menacés, détournés,

revanche qui nous lie d'un élan partagé
avec les conquérants et les grands séducteurs.

/

« tous les liens sont cliquables. »

Je reçois cette information de mon ordinateur,
et le temps
soudain
me paraît touchable et fragile.

Ces mots n'auraient eu aucun sens quand j'étais jeune.

Mais, d'un âge assez mûr pour les rechercher dans
un livre, je sais que ces mots très jeunes vont vite
s'expliquer....

Marie-Claire Bancquart, *Figures de la terre*, Éditions Phi, 2017, 85 pages, 15€, pp. 5, 32, 33, 39 et 70.

→ janvier 2019, (Anthologie permanente) Marie-Claire Bancquart, *Terre énerguène et autres poèmes*

La collection *Poésie* / Gallimard accueille une importante anthologie de poèmes de Marie-Claire Bancquart. L'anthologie a été composée et est préfacée par Aude Préta-de Beaufort. Ce volume donne à lire *Dans le feuilletage de la terre*, Belfond, 1994 ; *Verticale du secret*, Obsidiane, 2007 et *Terre énerguène*, Le Castor Astral, 2009. Le livre est en librairie ce jeudi 31 janvier 2019.

Les trois textes ci-dessous ont été choisis respectivement dans les trois ouvrages cités ci-dessus.

Voyageur

Territoires furtifs du voyage
avec leurs reflets sur les vitres du compartiment
les mots du voisin d'une fois, le lac entrevu l
le petit garçon à ses devoirs dans une fenêtre éclatante.

Vignette au fond des yeux qui disparaît
revient
intermittente
pour se projeter sur l'écran de nos derniers murs.

Nous mourons — tout s'efface
le monde
l'instant
le vide même.

L'ampoule
sans abat-jour
dans un trou de notre mémoire
projette un ancien petit garçon étonné.

Vient la nuit massive.
C'était donc pour cela, les roues, la pluie oblique sur le train ?

///

Quel est-il, ce visage
apparu dans le fond des lavoirs, en province
sans que nulle femme soit agenouillée sur le bord ?

Quel est ce visage, sinon
le souvenir de tant de laveuses, qui tremble ?

Lâchés par un bec d'oiseau, par le vent,
nous apercevons aussi des pétales sur l'eau

mais le visage, son sourire mouillé,
il vient d'un autre fond du temps

ainsi les craquelures de certaines pierres,
ou l'odeur très atténuée d'une bête

dans la pâture à l'abandon

*

Ce n'est pas toute la montagne
 mais une seule de ses pierres
 qui jaillit rejaillit
 d'une vibration
 pareille
 aux battements d'un cœur

élan
 vers moi l'inconnue, qui passe au large
 du large paysage.
 Voici venue la nuit,
 le silence est atteint au tournant de la route,
 ce que j'ai appris à aimer brille enfin dans mon ciel

à cheval sur la mort
 nous jouons l'univers
 à qui perd gagne
pour qu'a la fin le temps de tout vienne et pénètre

*

On voudrait
 mettre à l'épreuve
 l'horizon, son charroi de secrets

trouver un encorbellement

le piéger.

*On sauterait
 la balustrade.*

*On parviendrait
 à l'outre-espace, avec ses lunes naissantes,
 sa terre
 autre et semblable, et toute chose serait complète.*

*

Qui dort dans le temps ?
 L'île
 emmitouflée de vagues.

Qui se dresse ?
 Le fétiche
 autour duquel
 s'activent des oiseaux

qui ne craignent plus d'être brûlés en offrande.

Qui demeure ?
un présage
que le ciel n'est pas illisible mais nu
comme un corps d'immense nageur

il plonge
dans l'écume aux odeurs de sel
quelques frisures de mystère
proche de notre main, si nous savions
(...)

///

J'ai peur.
Oui, souvent
j'ai peur

alors je tends la main vers le ténu.

Ce soir,
j'attrape au vol mon arrière-grand-mère
femme de presque rien, illettrée, ferme basse,
sept enfants, peu de mots (en patois) pour les utilités.

Parlant d'elle, grand-père était bref à son tour.

Dans la minute
elle vient de s'imposer à moi.

Puisque je connais
son sexe, de légers mouvements de sa vie

me voici
comme enceinte d'elle

le souvenir du souvenir
a cessé de se rencogner
reclus
dans une photographie cérémonieuse
pour adopter la vitesse de mon sang.

Marie-Claire Bancquart, *Terre énéryumène et autres poèmes*, préface d'Aude Préta- de Beaufort, *Poésie / Gallimard* n°541, 2019, 400 p., 9€, pp. 50, 174/176, 306

Biographie et bibliographie de Marie-Claire Bancquart

Marie-Claire Bancquart est née dans l'Aveyron le 21 juillet 1932. Poète, romancière et auteur d'ouvrages critiques notamment sur Anatole France, Jules Vallès, les Surréalistes, André Frénaud, la poésie du XXème siècle, elle était normalienne, agrégée de lettres classiques et elle a consacré sa thèse à Anatole France dont elle éditera l'œuvre dans la Pléiade. Elle a enseigné à Clermont-Ferrand, Brest, Rouen, Nanterre, Créteil puis à la Sorbonne à partir de 1984 où elle devient professeur émérite en 1994. Elle est décédée le 19 février 2019. Elle était l'épouse du compositeur contemporain Alain Bancquart.

Bibliographie

- Mais*, Vodaine, 1969.
Projets alternés, Rougerie, 1972.
Paris des Surréalistes, Seghers, 1973, réédition La Différence, 2004
Mains dissoutes, Rougerie, 1975.
Maupassant conteur fantastique, Minard, 1976, rééd. 1993
Cherche-terre, Saint-Germain des prés, 1977.
Mémoire d'abolie, Belfond 1978
Habiter le sel, Pierre Dalle Nogare, 1979
Images littéraires de Paris fin de siècle, la Différence, 1979
L'inquisiteur, roman, Belfond, 1980.
Partition, Belfond, 1981.
Votre visage jusqu'à l'os, Temps Actuels, 1983
Les Tarots d'Ulysse, roman, Belfond, 1984
Anatole France, un sceptique passionné, Calmann-Lévy, 1984
Opportunité des oiseaux, Belfond, 1986.
Opéra des limites, José Corti, 1988.
Végétales, Les cahiers du Confluent, 1988
Photos de famille, roman, François Bourin, 1988
Sans lieu sinon l'attente, Obsidiane, 1991
Elise en automne, roman, François Bourin, 1991
La saveur du sel, roman, Bourin/Julliard, 1994
Dans le feuilletage de la terre, Belfond, 1994.
Énigmatiques, Obsidiane, 1995
Poésie française 1945-1970 (sous la dir.), PUF, 1995
La vie, lieu-dit, chez Obsidiane en coédition avec Noroît (Canada), 1997
La paix saignée, précédée de *Contrées du corps natal*, Obsidiane, 1999.
Voilé/dévoilé, éditions Trait d'Union, Montréal, 2000
Fin de siècle gourmande, 1880-1900, PUF, 2001
Rituel d'emportement (anthologie), Obsidiane, 2002, en co-édition avec Le Temps qu'il fait, 2003
Anamorphoses, Écrits des Forges, 2003
Avec la mort, quartier d'orange entre les doigts, Obsidiane, 2005
Verticales du Secret, Obsidiane, 2007
Impostures, récits, L'Amourier, 2007
Terre énergumène, Le Castor Astral, 2009
Entre marges et présence, Écrits du Nord/Henry, 2009
Explorer l'incertain, L'Amourier, 2010
Écrivains fin-de-siècle, Gallimard, 2010
Violente Vie, Le Castor Astral, 2012

Mots de passe, Le Castor Astral, 2014
Qui vient de loin, Le Castor Astral, 2016
Tracé du vivant, Arfuyen, 2016
Figures de terre, Phi, 2017
Terre énerguemène et autres poèmes, Poésie/Gallimard, 2019

Il faut aussi mentionner une dizaine d'œuvres en collaboration avec son époux Alain Bancquart (compositeur et professeur honoraire de composition au Conservatoire national supérieur de Paris). Et tout particulièrement *Le Livre du Labyrinthe*, donné à Radio France en 2000 et qui a fait l'objet d'un CD en 2003, aux éditions Mode Records, New York.

De nombreuses revues ont consacré un dossier ou un numéro à Marie Claire Bancquart, notamment *La Sape* (déc. 1988), *Autre Sud* (juin 2000), *Nu(e)*, (janvier 2001), *Friches* (printemps 2005), *Poésie 2002* (octobre 2002)

Des [textes de Marie-Claire Bancquart et une bonne bibliographie](#) sur le site de Jean-Michel Maulpoix :

« Je suis quant à moi très attirée par les « choses de rien » couleur de légumes tombés sous les étals du marché ; flaques-miroirs ; odeurs d'un porte-monnaie ; détail de sculpture, très soigné malgré la grande improbabilité qu'on le regarde, tout en haut d'une colonne d'église ; insectes fragiles et de structure complexe qui vous tombent sur un doigt, l'été. Tout cela vit fort, à la dérobée, et nous fait crier : "Terre!" »

Mis à jour le jeudi 21 février 2019